



Maurice Desvallières  
(1920)

Seine-Port et ses Vieilles Maisons

Origine de Seine-Port

Histoire de Saint-Port

Saint-Assise

Les Vieilles maisons de Seine-Port

Propriété Sédillon

Description du pavillon du Roy à Croix-Fontaine

L'Auberge Colombe

Propriété Jomain

Place de Seine-Port. Aspect du village en 1846

Propriété Desjardins, ancienne maison Déjazet

Maison G. pavillon de Saint-Assise

Église de Seine-Port

Propriété Dubreuil - Propriété François

Propriété Viviani

Propriété Allard

Maison Lebègue (villa des roses)

Maison Rouge

Maison Legouvé

## Seine-Port et ses Vieilles Maisons

On doit à l'abbé de la Forge, ancien curé de Seine-Port, une notice du plus vif intérêt, pleine de faits et de détails inédits, qui, tout en constituant un document précieux, présente une lacune.

Elle se contente d'énumérer les maisons de Seine-Port qui méritent mieux qu'une simple mention.

Beaucoup d'entre elles datent de temps très éloignés, quelques-unes sont historiques, elles ont été le théâtre d'événements curieux, elles ont eu pour propriétaires et pour locataires les personnalités les plus diverses : écrivains, auteurs dramatiques, poètes, hommes politiques, célébrités de toutes sortes : j'ai donc cru bien faire en complétant le travail de M. l'abbé de la Forge par une petite étude sur les vieilles maisons de notre village.

J'ai essayé en même temps, à l'aide de souvenirs personnels ou de renseignements recueillis çà et là, de montrer les transformations qu'il a subies, de comparer son aspect d'aujourd'hui à celui qu'il avait jadis, de faire en un mot un petit tableau du Seine-Port d'autrefois, et j'ai fait précéder le tout d'un court résumé de son histoire de son origine jusqu'à la Révolution.

Pour ce travail préliminaire, je me suis borné à résumer la notice de l'ancien curé de Seine-Port. Je rends donc ici à César... ce que je dois à M. l'abbé de la Forge qui a été pour moi le plus utile des collaborateurs.

### Origine de Seine-Port

Le village de Seine-Port offre une particularité : il a changé trois fois de nom.

A l'origine, il portait son nom actuel de Seine-Port, en raison du passage sur la Seine (Séquanae Portus) qui existait déjà à cette époque.

Au début du XII<sup>e</sup> siècle, des religieux étant venus s'installer dans le pays, s'empressèrent de débaptiser Seine-Port, qu'ils transformèrent en Saint-Port (Sacer Portus).

Sous la Révolution enfin, quand fut décrétée la suppression des saints, son nom primitif de Seine-Port lui fut rendu définitivement ; les habitants n'en continuèrent pas moins à lui donner, par habitude, sans doute, la dénomination religieuse comme l'indique cette inscription de la croix de fer de Croix-Fontaine (Saint-Port 1822). Mais les registres de l'état civil ne le désignèrent plus que sous son nom officiel de Seine-Port qui finit par prévaloir.

### Histoire de Saint-Port

Au temps de féodalité, Saint-Port n'était pas, comme on peut le croire, un petit hameau banal perdu dans la campagne : c'était bel et bien une Seigneurie, avec manoir fortifié, murs extérieurs de défense, pilori, gibet, tous les accessoires en somme d'une seigneurie bien assortie.

Elle comprenait, en outre, six fiefs.

Le fief de Saint-Assise, formé du domaine actuel de Saint-Assise auquel étaient joints les bois de Beaulieu et de Saint-Jean.

Le fief de Collemart ou Pessard, moulin et parc du Pessard et tous les terrains avoisinants.  
Le fief de Bondouble, territoire de la Souche du ru Balory au parc Piolet.

Le fief du Moulin-Neuf (Moulin-Neuf, propriétaire actuel M. Legrand et Moulin Criton, autrefois moulin Eustache, puis Moulin-Foulon).

Le fief Vandétare ou du Petit Saint-Port (propriété Boulard avec le moulin Paillard qui se trouvait sur l'emplacement actuel des bâtiments en brique qui sont comme une annexe de la maison principale).

Le fief de Croix-Fontaine (propriétés : Sédillon Allard Piolet et Legouvé réunies).

Tous ces fiefs étaient placés sous la suzeraineté des Seigneurs de Saint-Port dont voici la liste :

1180 – Renaud 1er, premier Seigneur connu  
1225 – Guillaume 1er de Saint-Port, chevalier, fils de Renaud  
1228 – Pierre de Saint-Port, frère du précédent  
1231 – Thibault de Saint-Port, chevalier  
1242 – Jean 1er, son fils  
1244 – Thibault II de Saint-Port  
1249 – Jean II, fils de Guillaume 1er ;  
1255 – Bernard de Saint-Port ;  
1262 – Renaud II de Saint-Port ;  
1290 – Bernard le Roux de Saint-Port ;  
1300 – Guillaume II de Saint-Port ;  
1316 – Jean III de Saint-Port ;  
1350 – Guillaume II de Saint-Port ;  
1362 – Jean IV de Saint-Port, fils de Jean III ;  
1384 – Jean V de Saint-Port, fils de Guillaume III ;  
(En 1399, la famille seigneuriale de Saint-Port cesse de paraître.)  
1416 – Isabeau de Marcadé, dame de Saint-Port ;  
1467 – Merlin de Cordeboeuf.

La Seigneurie de Saint-Port passe ensuite dans la famille de l'Hospital qui possède celles de Nandy, Coubert, Vitry, Nogent, Saint-Gilles.

1560 – François de l'Hospital, Seigneur de Saint-Port.

C'est son petit-fils, Nicolas de l'Hospital, Seigneur de Nandy et de Coubert, plus connu sous le nom de Maréchal de Vitry qui, étant capitaine des gardes de Louis XIII, se chargea de le débarrasser de Concini. Nommé maréchal en récompense de ce service, il reçut le roi au château de Nandy et y mourut. On y conserva longtemps sa statue en marbre.

En 1600, la Seigneurie de Saint-Assise est réunie à celle de Saint-Port par Louis Lefèvre de Caumartin, qui transporte sa résidence seigneuriale à saint-Assise.

1623 – Marie Miron, veuve de Louis de Caumartin ;  
1645 – Jacques Lefèvre de Caumartin, fils de Louis de Caumartin ;  
1668 – Geneviève de la Barre, veuve du précédent ;  
1682 – Antoine de Benoist, Baron de Saint-Port.

La seigneurie de Saint-Port et de Saint-Assise devient désormais une baronnie.

1687 – Catherine Gon, veuve du précédent.  
1695 – Jean de la Chapelle, ancien receveur des finances. Il avait abandonné la carrière de financier pour se livrer à la poésie. Il fut nommé à l'Académie Française au fauteuil que devait occuper plus tard Lamartine.

1717 – Jean-Baptiste Glucq.

1748 – Jean-Baptiste François de Montullé.

1773 – La marquise de Montesson, dont je conterai la curieuse histoire au chapitre consacré à l'église de Seine-Port.

1787 – Le comte de Provence, qui devint plus tard le roi Louis XVIII. Il ne garda que six mois la baronnie de Saint-Port, puis la vendit.

La duchesse de Kingston. Elle mourut l'année d'après.

Sir Glower de Wispengton, son neveu.

Ce fut le dernier seigneur de Saint-Port et de Saint-Assise.

## Saint-Assise

1135 - Il faut remonter à près de sept siècles pour arriver à l'origine de Saint-Assise. C'était alors le désert. Pas de château, aucune habitation, ni jardin, ni potager. Partout des bois, de grands bois silencieux ombrageant la pente gazonnée d'aujourd'hui et dévalant jusqu'à la Seine, semée de roseaux et d'îlots sauvages.

Au pied de cette forêt solitaire, cinq religieux : Renaud, Guillaume, Hermé, Raoul et Gonthier, coulaient des jours paisibles dans un modeste ermitage construit par eux sur le bord même de la rivière, et placé sous le patronage de Saint-Acire. C'était la forme première du nom actuel, qui devait se modifier par la suite en Saint-Acire pour devenir finalement Saint-Assise, et non Sainte-Assise, comme on l'appelle maintenant.

Dix ans environ après leur installation à Saint-Acire, les cinq religieux "désirant se perfectionner dans l'esprit de leur vocation", s'adressèrent à l'abbé de Preuilly (Près de Dammarie), fondateur d'une abbaye importante du diocèse de Sens, et lui proposèrent leur maison, à condition d'y établir un monastère de son ordre; et bientôt l'ermitage, montant en grade, fut érigé en abbaye par le roi Louis VII qui s'en déclara le fondateur.

La nouvelle abbaye ne devait pas demeurer longtemps à Saint-Acire. En 1166, le roi Louis VII, qui l'avait prise sous sa protection, ayant appris que sa situation, à proximité des eaux marécageuses de la Seine, en rendait le séjour nuisible à la santé des religieux, "leur conseilla" de la transporter dans un endroit appelé Barbeaux, à trois lieues au-dessus de Melun, entre Fontaine-le-Port et Héricy, et leur donna lui-même la place pour s'y établir.

Il n'y eut plus désormais à Saint-Acire qu'un prieuré qui fut reporté pour cause de salubrité sur le plateau où s'élève le château, et démoli quand M. de Caumartin transféra à Saint-Assise sa demeure seigneuriale.

Que devint alors le Prieuré ? Tout porte à croire qu'il fut transporté à Saint-Port, très probablement sur l'emplacement de la ferme de l'Ormeteau, puis définitivement détruit à l'époque des guerres de la Fronde par les troupes qui ravagèrent alors toute la région de Melun et de Corbeil.

## Les Vieilles Maisons de Seine-Port

Pour rendre mon récit moins sévère, je lui donnerai la forme d'un petit voyage circulaire dans Seine Port. Mes lecteurs seront les voyageurs, je serai leur guide, et nous ferons halte à chaque rencontre intéressante.

Prenons, si vous le voulez, pour point de départ, Croix-Fontaine et mettons-nous en route pour la chasse aux vieilles maisons.

Première Station  
Maison de Garde de la Propriété Priolet  
Cinq minutes d'arrêt.

Cette maison, aux volets clos, dont la silhouette blanche se détache sur un fond de jardin abandonné, rappelle un nom qui eut son heure de notoriété: celui de Jean Raynaud, écrivain philosophe et représentant du peuple en 48, locataire de cette maison pendant plusieurs étés.

Propriété Sédillon.

Propriété historique. Elle était, sous Louis XV, le séjour de prédilection d'un haut personnage: Étienne Bouret, fermier général et fermier des postes qui en avait fait le rendez-vous de la société la plus brillante et la plus distinguée.

Un des hôtes les plus assidus, l'écrivain Marmontel, auteur de contes composés en grande partie à Croix-Fontaine, dépeint avec attendrissement dans ses mémoires la vie savoureuse qu'on y menait: vie d'insouciance et de plaisirs, "où toutes les voluptés, tous les raffinements de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate étaient réunies par l'enchanteur Bouret".

Malheureusement, cet enchanteur était doublé du plus imprévoyant des hommes, et sa prodigalité, qui allait jusqu'à la folie, devait le conduire à la ruine.

Le roi Louis XV ayant exprimé le désir de trouver, entre ses chasses de Sénart et de Fontainebleau un pied-à-terre pour se reposer, Bouret, hanté sans doute par le souvenir de Fouquet et de son château de Vaux, imagina de construire chez lui le rendez-vous de chasse rêvé par le Roi.

L'emplacement est vite trouvé dans son vaste domaine qui comprenait alors, outre Croix-Fontaine, toutes les terres formant aujourd'hui les trois propriétés: Piolet, Allard et Legouvé. Il fait choix d'un point dominant déjà remarqué par Marmontel, d'où la vue embrasse tout le cours de la Seine, "décrivant un demi-cercle immense, comme pour le plaisir des yeux"; il abat les bois, bouleverse le sol, le taille en terrasses descendant par gradins, sur tout le flanc du coteau, et dans ce site unique, s'élève bientôt un bijou architectural qu'il baptise "Pavillon du Roi".

Les plus grands artistes y collaborent. Les plans sont de l'architecte Carpentier, les statues, les médaillons, les bas-reliefs qui ornent toutes les faces de l'édifice sont des sculpteurs Tessard et Guyard. Un cabinet japonais coûte à lui seul des millions, "tout y est en porcelaine venue de Chine".

Une seule lacune: cette incomparable demeure est perdue au milieu des bois. Aucune route d'accès. A coups de hache, les bûcherons ouvrent une vaste avenue qui relie le pavillon à la route de Corbeil.

Les travaux s'achèvent enfin; mais le pauvre Bouret ne s'attend pas à la déconvenue qui l'attend. Quand, tout heureux et tout fier, il vient annoncer au Roi qu'il a fait construire à Croix-Fontaine le pavillon de chasse rêvé par lui et le prie respectueusement de l'accepter, Louis XV décline son offre et lui fait même désormais grise mine, affectant, quand il se rend à la chasse, de passer à proximité du domaine de Bouret sans y faire la halte si désirée. Il y consent enfin ! Il promet qu'à son premier voyage à Fontainebleau, il mettra pied-à-terre à

Croix-Fontaine et daignera y accepter un fruit, et le 28 octobre 1758, il tient parole, mais il arrive froid et maussade. En vain Bouret lui a-t-il ménagé une surprise qu'il croit un coup de maître, une fête sans pareille à laquelle il a convié Mme de Pompadour, en vain lui montre-t-il toutes les merveilles de son pavillon, la statue du roi signée d'un des maîtres de la sculpture, qui se dresse dans la cour d'honneur, un registre en maroquin bleu de roi, sorte de livre d'or placé dans la salle d'entrée avec ce titre : "Le vrai bonheur" et ces mots en haut de chaque page: "Le Roi est venu chez Bouret"... Louis XV reste indifférent. Il assiste, distrait, à la fête, puis se remet en route et ne fait plus à Croix-Fontaine que de rares apparitions. Chaque fois, Bouret, qui ne se décourage pas, prodigue les folies pour le recevoir, pensant que la reconnaissance du Roi finira par se manifester sous la forme de quelque bonne place qui refera sa situation gravement comprise. Vain espoir ! Le Roi considère qu'il paye assez son fermier général en l'honorant de sa visite. Il passe en coup de vent, sans même un mot de remerciement et finit par mourir sans rien lui laisser. Comme on dit vulgairement, le "pauvre Bouret était chocolat".

Les millions engloutis pour la construction du pavillon, les sommes insensées dépensées par lui pour recevoir son souverain; argent jeté au ruisseau ! Il a dévoré en pure perte les trois quarts de sa fortune. C'est l'effondrement !

Un jour heureux lui est pourtant réservé: le roi du Danemark, de passage en France, se fait conduire à Croix-Fontaine et demande à parcourir les jardins de l'habitation. C'est la dernière joie du pauvre Bouret ! A la vie joyeuse, aux extravagances de luxe, succèdent les embarras sérieux, les expédients, la lutte acharnée, puis la catastrophe. Accablé de dettes, traqué par les créanciers, il prend la résolution de se soustraire à tous ces tracasseries. Poursuivi depuis quelques temps d'idées de suicide, il portait toujours sur lui une boîte remplie de pilules d'arsenic. Un soir, revenant de dîner en ville, il congédie son secrétaire, écrit quelques lettres et s'empoisonne.

Il avait dépensé plus de cent millions et mourait insolvable.

Après Bouret, le domaine de Croix-Fontaine passe aux mains de Mme de Montesson, baronne de Saint-Assise et de Saint-Port. Il devient, sous l'empire, la propriété du maréchal Murat, duc de Bassano. Puis le pavillon du Roy connaît de tristes jours !

Pendant l'invasion de 1815, 250 soldats russes le saccagent, et le 28 janvier 1819, il est acheté par un négociant de Paris, qui le démolit et met en vente tous ses matériaux et toutes ses merveilles artistiques.

L'habitation est transférée près de la grille d'entrée, dans le pavillon de gauche; la belle terre de Bouret est morcelée !

Quand au pavillon roi, il n'en reste plus pendant des années que les caves, caves immenses sur lesquelles planait une légende assez poétique que les vieux paysans racontaient autrefois à la veillée.

### Description du domaine appelé Pavillon du Roy à Croix-Fontaine (d'après un acte notarié, datant du 4 Germinal an XII - 1805)

Ce domaine consiste en un château appelé le Pavillon du Roy, situé sur le sommet et le bord de la côte de Croix-Fontaine entre Morsang et Saint-Port, à l'endroit où la rivière de Seine forme une anse (ou canal circulaire devant le principal bâtiment).

Il est situé aussi à l'extrémité du dit domaine Rougeaux, à laquelle le parc du dit domaine joint, sans distance à ses arrivées par la grande route nationale qui traverse les forêts de Sénart et Rougeaux depuis la grande route de Melun jusqu'à l'avant-cour du dit château.

A l'extrémité de cette route est une esplanade formée dans ladite forêt de Rougeaux à laquelle aboutissent plusieurs routes. Sur cette esplanade est l'entrée de l'avant-cour qui est fermée par des grilles de fer à hauteur d'appui avec des socs en pierre couronnés de vases.

De chaque côté sont des édifices ornés de frontons et de tables d'architectures couvertes en ardoises ayant chacun cinq croisées de face.

Celui à droite de l'entrée est à usage d'orangerie avec un escalier intérieur et des pièces servant de logement au concierge.

A gauche, en entrant, est un petit corps de ferme adapté à un des deux bâtiments, et bâti par le citoyen Merlino.

L'avant-cour, qui était autrefois couverte d'un tapis de gazon est actuellement en labour et elle est séparée du parc par des murs à hauteur d'appui; elle est en trois parties différentes, sur la longueur, qui s'élargissent les unes plus que les autres avec des parties en gazon et une chaussée au milieu des allées de traverse qui divisent les trois parties de ladite avant-cour. Les deux côtés sont des promenoirs formés par quatre rangées d'arbres.

Dans les parties latérales, sont des entrées pour communiquer au parc, fermées de grilles de fer à hauteur d'appui.

A l'appui et aux angles de l'avant-cour, sont des pilastres en pierre couronnés de vases.

La parties à droite au long du rempart de la côte est soutenue par un mur pour former terrasse et continuer le promenoir jusqu'à la cour d'honneur, ce qui sert à découvrir les sinuosités de la rivière de Seine et les points de vue.

Enfin, aux quatre angles de la seconde partie de cette avant-cour sont quatre pavillons dont un contenant un salon et les trois autres disposés à servir de logements de maître et d'un domestique, au moyen d'une soupente pratiquée et dont l'extérieur est orné de pilastres d'architecture, entablements et de balustrades d'ordres couverts en pavillon.

A la suite de ladite avant-cour est la cour d'honneur, enfermée d'une balustrade à hauteur d'appui. Et les pilastres en pierre sont couronnés en partie de vases.

A droite et à gauche de ladite cour d'honneur sont des quinconces plantés en arbres qui forment une suite des promenoirs qui règnent au pourtour de l'avant-cour.

Au fond de ladite cour d'honneur est une terrasse qui forme soubassement du corps du château dans son pourtour. Au milieu est un perron avec marches en pierre.

Sur ladite terrasse s'élève le corps principal du château qui est double en profondeur, isolé de toutes parts, ayant un pavillon d'avant-corps, au milieu deux arrière-corps et deux pavillons saillants aux angles, de onze croisées aux faces principales, et trois aux faces latérales, il est élevé d'un étage souterrain sous lequel passe une source d'eau et en forme de soubassement d'un rez-de-chaussée et d'un étage carré et d'un étage lambrissé sous le rampant du comble.

Le corps du dit château est de construction très solide, tout le soubassement et tous les angles des avant-corps, ainsi que la balustrade et les principaux points d'appui étant en pierre de taille.

Au devant des faces sont des perrons avec marches en pierre et des socles en pierre disposés pour recevoir des groupes de figures, les faces sont décorées d'arcades aux croisées du rez-de-chaussée, impostes et archivoltés dont les chefs sont garnis de guirlandes et de différents ornements.

Les croisées du premier sont ajustées avec chambranles, garnies de guirlandes de fleurs.

Aux angles des avant-corps sont de grands pilastres, taillés en bossage rustique. Le pourtour est couronné d'un entablement avec architraves, frise et corniche. Dans ladite corniche sont des médaillons et la frise est détaillée d'ornements dans tout son pourtour. Sur les pavillons d'avant-corps du milieu, sont des frontons remplis de bas-reliefs. Sur tout le pourtour de l'entablement du château est une balustrade en pierre de taille.

Sur tous les acrotères de ladite balustrade, sont de grands vases en pierre de taille.

Les combles forment de différents remparts, et toutes les eaux sont rassemblées par des gouttières de plomb qui les condensent par des descentes aussi en plomb, placées dans les angles des pavillons saillants.

Le rampant de la côte qui est au devant de la face latérale du dit château est divisé par des terrasses, les unes au-dessus des autres; celles du haut sont soutenues par des murs de revêtements en maçonnerie, garnies de rampes. Celles au-dessous sont divisées par des glacis de gazons.

Sur celle du bas est une pièce d'eau, ces glacis sont disposés pour être continués jusqu'à la berge de la rivière.

Au devant de l'autre face latérale est un perron pour descendre sur une esplanade, et ensuite une grande allée qui se prolonge dans l'étendue du parc, deux contre allées bordées chacune de deux rangées d'arbres.



Au devant de la face opposée à celle vers de la cour, est un grand espace de terrain, destiné à établir un parterre, lequel espace est bordé de charmilles et de bancs en pierre et de chaque côté sont des quinconces plantés en ormes.

Dans l'allée de traverse qui se trouve au bout de ces quinconces sont deux pavillons qui sont en tout semblables à ceux de l'avant-cour et qui se trouvent sur le même alignement.

Au bas de l'emplacement du parterre, sont différentes rangées en plantation d'ormes qui prolongent le point de vue dans toute l'étendue du parc.

## L'auberge Colombe

Continuons notre tournée, quittons la route de Croix-Fontaine, et prenons dans les herbes folles, le petit sentier qui côtoie la rivière.

Nous voici devant l'auberge Colombe. Que de promeneurs y sont venus manger la friture ! Que de générations ont consommé l'apéritif à l'ombre de ses deux tilleuls !

Ce n'est pas précisément une jeune personne que cette auberge. Elle a l'âge respectable de 275 ans. Elle date de 1646 (règne de Louis XIV) et le grand roi en se rendant à la chasse s'y est, dit-on, arrêté quelquefois. Elle portait le nom ronflant d'Hôtel du Travers, et la traversée de la Seine était alors autrement perfectionnée qu'aujourd'hui, car elle se faisait au moyen d'un bac "pour les hommes et leurs chevaux". Comme quoi, pour le progrès, notre pauvre Seine-Port marche un peu à la manière des écrevisses.

Gagnons le village par le bord de la Seine. Admirons au passage la belle philosophie des pêcheurs à la ligne qui, plantés dans leurs bateaux, trempent inlassablement leur fil dans l'eau et semblent si heureux même quand ils ne prennent rien, et engageons-nous dans la rue de Seine. Ici, nouvelle station.

## Propriété Jomain

Cette belle propriété fut, pendant les dernières années du second Empire, une des plus brillantes qu'on puisse imaginer. Elle avait alors pour maître et seigneur une célébrité du journalisme: Villemessant, fondateur du Figaro; type étrange ce Villemessant, et qui vaut une silhouette.

Vivant, remuant, mal embouché, brutal, tyrannique et capricieux, il avait tout à coup des délicatesses, des élans de cœur qui confondaient. Était-il bon? Était-il méchant? Alphonse Daudet, qui le connaissait bien, conte, dans ses "Trente ans de Paris" deux anecdotes qui rendent rêveur, car Villemessant apparaît successivement sous ces deux faces absolument opposées.

Daudet demande un jour au directeur du Figaro de placer dans son journal un pauvre brave homme qui, accusé à tort d'avoir fait partie de la Commune, trouve toutes les portes fermées devant lui.

Villemessant commence par bondir!

- Un communard au Figaro! Jamais! Puis brusquement: - Combien veut-il gagner par mois votre protégé ?

- Deux cents francs !

- Eh bien, je vous remettrai pour lui 200 francs par mois, jusqu'à ce qu'il ait trouvé à se caser!

Voilà, certes, le geste d'un bon homme, mais en voici un autre qui le montre moins tendre.

La scène se passe dans la salle de rédaction du Figaro.

"Il sont là, une demi-douzaine, riant, fumant et causant, tout en travaillant. Seul, parmi eux, Paul d'Ivoy, chroniqueur en vogue de l'époque, garde le silence et écrit en silence, comme un homme content de lui.

Tout à coup, un bruit de pas lourds, une voix éraillée: Villemessant. Les plumes grincent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent. Paul d'Ivoy seul relève la tête, et familièrement, ose contempler le Dieu.

Villemessant. - Très bien, mes enfants, je vois qu'on travaille ! (à Paul d'Ivoy, d'un air bon garçon) êtes-vous content de votre chronique ?

Paul d'Ivoy (satisfait). - Je la crois réussie.

Villemessant. - Allons! Tant mieux ! Ça se trouve parfaitement comme ce sera votre dernière.

Paul d'Ivoy (tout pâle). - Ma dernière ?

Villemessant. - Parfaitement ! Je ne plaisante pas ! Votre copie est assommante, il n'y a qu'un cri sur le boulevard: voilà assez longtemps que vous m'embêtez !"

.....  
Et à la mort de Paul d'Ivoy, le même Villemessant qui l'avait si durement exécuté, se charge de la pension de ses enfants.

De ces traits de caractère si contradictoires, Daudet concluait qu'il devait être à la fois bon et méchant et que cet ogre était doublé d'un Saint-Vincent-de-Paul.

C'était aussi un joyeux blagueur. Faire une farce, "en faire une bonne" pour employer son langage, était pour lui le plaisir suprême. Malheureusement ses "blagues" étaient un peu lourdes et, comme on va le voir, par une petite mésaventure qui lui advint pendant son séjour à Seine-Port, il lui en cuisait quelquefois.

La Seine, traversant sa propriété, Villemessant y faisait tendre des filets qu'il allait souvent voir relever par le pêcheur chargé de cette besogne. Ce pêcheur bégayait violemment. Or, un beau matin, le directeur du Figaro voit débarquer à Seine-Port un sien vieil ami qui bégayait encore plus. Villemessant exulte. Il va en faire "une bien bonne". Il va emmener son ami à la pêche, et la rencontre des deux bègues lui promet une conversation peu ordinaire.

Elle le fut, en effet. A peine en bateau, le pêcheur se met à bredouiller... Mais le bègue numéro deux lui donne la réplique; et Villemessant de se tordre de rire.

D'abord, le bègue numéro un ne comprend pas, puis un éclair lui traverse le cerveau... c'est une farce qu'on lui fait... le numéro deux est un faux bègue qui bredouille pour se payer sa figure. Il se fâche tout rouge.

- Je n'aime pas qu'on se fou... foute de moi !

Et il lui saute à la gorge.

Villemessant eut toutes les peines du monde à les séparer.

Cet original au dernier chef, a laissé pourtant un bon souvenir à Seine-Port. Pas fier, le louis facile, aimant à recevoir et recevant princièrement, son passage fut marqué par toutes sortes de réception et de fêtes dont le petit commerce de notre village tira gros profit.

Les vieux Seine-Portais se rappellent notamment deux fêtes données à l'occasion de deux baptêmes assez différents.

Le premier, celui des deux petits-enfants de Villemessant et celui du bateau-lavoir "le Figaro" offert par lui à la commune.

Impossible de se faire aujourd'hui une idée de la place occupée alors dans la presse par le "Figaro". C'était le grand journal à la mode, l'organe sans concurrent du Tout-Paris de l'époque ! Quant à Villemessant, c'était une puissance !

Aussi le baptême de ses petits-enfants prit-il les proportions d'un événement. Tout ce qui avait un nom dans le monde des lettres et du théâtre était venu en caravane à Seine-Port, à la grande joie des habitants amusés de voir défiler dans les rues tranquilles de leur village, soit à pied, soit empilés dans de grand breaks: La Patti, Alphonse Daudet, Rochefort, le chanteur Guaymard et Virginie Déjazet propriétaires à Saint-Fargeau et à Seine-Port, suivis de la rédaction du Figaro au grand complet: Jouvin, le critique dramatique, Francis Magnard, Philippe Gille, Gaston Vassy, Adrien Marx et bien d'autres. Le clou de la fête fut une messe en musique avec le concours du grand baryton Faure.

Elle donna lieu à un incident assez amusant.

Le curé de Seine-Port avait-il oublié de faire accorder l'orgue ? Ou l'âge vénérable de cet instrument le rendait-il inaccordable ? En tous cas: il était tellement faux, qu'au moment

d'attaquer son premier morceau, Faure se déclara incapable de chanter, accompagné par un chaudron pareil !

Désappointement général et grand émoi de Villemessant qui croit la cérémonie manquée.

- Ne craignez donc rien ! dit Faure; j'ai été enfant de chœur... Je vais chanter la messe avec les chantres.

Et la petite église de Seine-Port offrit ce régal peu commun d'une maîtrise de campagne comptant parmi ses exécutants un des premiers chanteurs de l'époque.

La suite de la fête fut à l'avenant. D'abord, grand déjeuner, puis lunch, puis concert donné par la musique d'un régiment de guides en garnison à Melun.

Le soir, feu d'artifice tiré sur deux îles de la Seine qui se trouvaient alors dans l'axe de la rue centrale du village, et, comme bouquet, une fête vénitienne sur les deux jolis bras de rivière qui traversent la propriété.

Dans un autre genre, le baptême du bateau-lavoir ne fut pas moins réussi. Le parrain était naturellement Villemessant qui avait pour commère une blanchisseuse du pays. On pense si cet accouplement bizarre dut le plonger dans l'ivresse.

Ce bateau-lavoir était du reste pour lui une source de joie. Comme on l'avait amarrée sous le pont de sa propriété, il ne manquait jamais, quand il était là, le matin, à Seine-Port, de venir s'y installer à l'heure où les laveuses étaient au travail, et de là, il écoutait avec délice l'étourdissante musique de cette ruche en ébullition. Les cris, les injures, les éclats de rire de toutes ces femmes, accompagnés par le bruit des battoirs, les mille potins du village qu'elles racontaient l'amusaient follement, et quand arrivait à son oreille un mot typique ou quelque histoire réjouissante, il la notait bien vite pour son journal.

Les événements politiques devaient interrompre toutes ces joies. Brusquement, la guerre de 70 éclate, puis c'est la chute de l'empire, l'invasion, les jours sombres de la défaire... Fini de rire ! Au gai tapage des fêtes et des réceptions succèdent le calme et le silence. Villemessant se dégoûte de sa propriété, il n'y vient plus qu'à de rares intervalles et finit par la vendre.

Je ne vois plus à noter, parmi ses derniers propriétaires, qu'un autre journaliste connu: Marinoni ! Directeur du Petit Journal et le grand entrepreneur Bouton qui mit la pioche dans la maison de campagne du temps de Villemessant et en fit le château d'aujourd'hui.

Dans toute la partie basse de la rue de Seine, aucune maison qui vaille qu'on s'y arrête; passons tout de suite à la place du village. Ici, une halte sérieuse s'impose. Nous sommes arrivés à l'un des points les plus intéressants de notre voyage circulaire.

### Place de Seine-Port aspect du village en 1846

La place de Seine-Port était jadis un grand terrain vague et sans arbres, faisant partie des biens de la Seigneurie et aménagée pour jouer à la paume.

Ce n'est qu'en 1776 que Mme de Montesson, baronne de Saint-Assise et de Saint-Port fit don à notre village de ce terrain qui devint la place du pays.

Elle y établit en même temps un marché hebdomadaire le jeudi, et deux foires annuelles, les trois jours d'avant la Pentecôte et le 17, 18 et 19 septembre; mais la place n'était pas ombragée comme maintenant de tilleuls disposés en quinconce. (Ces tilleuls ne datent que de 1846). Jusqu'à cette époque, elle était plantée d'acacias, acacias de toutes les hauteurs, de toutes les tailles, qui embaumaient au moment de la floraison, mais donnaient à cet endroit un air de bois sauvage.

Quant au coquet Seine-Port d'aujourd'hui, s'il pouvait, par un coup de baguette magique, redevenir un instant ce qu'il était en 1846, personne ne le reconnaîtrait.

A l'exception des maisons bourgeoises qui existaient déjà, et n'ont guère changé, toutes les autres formaient un assemblage de masures minables, simples cabanes quelquefois, coiffées en grande partie de toits de chaume.

Les routes étaient encore plus rudimentaires, le macadam n'ayant pas encore fait son apparition en France, elles rappelaient les mauvais chemins des forêts. La côte du bois Rougeau, plus favorisée, était pavée d'énormes cubes de grès dont quelques uns subsistent encore, mais la route de Croix-Fontaine offrait un spectacle lamentable et celle qui monte au Righi, l'image de la désolation; défoncée par le passage incessant de tombereaux chargés de pierres qu'ils allaient chercher au bois de la Souche où se faisait l'extraction et qu'ils transportaient à bord de chalands amarrés à la rive de la Seine, cette route formant dos d'âne dans son milieu était une succession de trous, d'excavations et d'ornières si profondes que les roues des charrettes y disparaissaient par endroits jusqu'au moyeu.

Le village était aussi primitif; aucun travail de voirie, ni ruisseau, ni égoût pour canaliser les eaux du ciel, si bien que les jours d'orage, la rue centrale de Seine-Port se transformait en torrent, dégringolant en cascade tout le village, envahissant les maisons, se précipitant dans les cours en contrebas et venant se heurter finalement à hauteur de la maison de M. Alfred Daguet à une butte du sol qui barrait la route, où elle séjournait à l'état de lac jusqu'à son absorption par le sol, par suite de l'absence de tout cantonnier dans la commune.

Les voitures et les chevaux étaient inconnus. On se montrait comme un phénomène le docteur Fantin qui seul avait un cheval de selle pour aller visiter ses malades dans les villages voisins. En revanche, les ânes pullulaient. Chaque cultivateur avait le sien, servant à transporter les fardeaux de toutes sortes et les gens aussi. Ces ânes, en compagnie des vaches presque aussi nombreuses, s'en allaient paître aux Uselles qui appartenaient alors à la commune de Seine-Port. Chaque matin, dès l'aube, un vacher, chargé de les conduire, parcourait le village en jouant de la trompe, et aussitôt ânes et vaches, habitué à ce signal, sortaient de leurs étables, venaient se grouper militairement derrière le vacher et l'amusante caravane s'acheminait vers les Uselles.

Autour de Seine-Port, la campagne était aussi différente. Le territoire de la commune, planté maintenant de pommiers qui lui donnent un petit air de Normandie, rappelait alors les pays vignobles. Ce n'était partout que vignes à perte de vue, vignes entre le village et le parc Saint-Assise, vignes sur toutes les pentes du Righi et sur le plateau lui-même. Elles se prolongeaient jusque dans les champs en espaliers dominant la route de Morsang et produisaient en abondance un petit vin excellent, dont le vin des Roches était le grand crû. Toutes ces vignes qui existaient encore à l'époque de mon enfance, prenaient après les premières gelées des tons d'or et de sang que j'ai encore dans les yeux. La campagne paraissait flamboyer. Et les amusantes chasses qu'on y faisait à la poursuite des grives qui étaient légions et se levaient devant vous à chaque pas, en jetant leur petit cri aigu!

Le spectacle des vendanges était encore plus curieux. Ce jour-là, tout le monde était au travail et je crois voir encore les vignes toutes grouillantes de vendangeurs, les femmes coiffées de la grande capote de toile, les hommes la hotte au dos, et tout ce monde grappillant, riant, criant, chantant et formant le tableau le plus gai du monde.

Ce qui était moins gai, c'était les voyages en l'an de grâce 1846. Le chemin de fer n'existait pas encore, et pour aller simplement à Paris, c'était toute une affaire.

Le public, il est vrai, avait trois moyens à sa disposition, mais quels moyens ! Le plus pratique de tous était le bateau à vapeur Montereau-Paris. Aucune écluse ne barrant encore la rivière, et le courant étant assez rapide, on ne mettait pas plus de quatre heures. Il y avait encore la diligence qu'on allait prendre à Savigny, sur la route de Melun à Corbeil, mais le voyage était éternel, et comme la plupart du temps on ne trouvait pas de place, on rentrait chez soi bredouille.

Mais le moyen de locomotion qui remportait, haut les mains, le premier prix de lenteur et d'incommodité était le coche d'eau. Ce coche consistait en une grande péniche servant à transporter les marchandises placées dans la cale et les voyageurs qui se tenaient sur le pont, abrités des intempéries par une grande banne. Ces étranges bateaux qui allaient d'Auxerre à Paris étaient remorqués à l'aide de longues cordes par des chevaux se succédant par relais sur le chemin de halage. Ils faisaient le trajet de Seine-Port à Paris en 12 heures et on les appelait les "accélérés !". Cette dénomination n'avait rien d'ironique, personne ne songeant à se plaindre de cet interminable voyage.

On se sent pénétré d'admiration pour la patience et la philosophie des pauvres voyageurs de 1846 !

## Propriété Desjardins (ancienne Maison Déjazet)

Prestige curieux de la femme de théâtre ! La propriété Desjardins, construite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, compte dix-neuf propriétaires. Elle fut la demeure des plus hautes personnalités. On relève parmi elles la veuve d'un maréchal du premier empire, plus tard gouverneur des Invalides, le maréchal Serrurier (1825); le baron Bosio (1830), premier sculpteur de Louis-Philippe, membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Beaux-arts; et de tous ces noms, balayés par le vent de l'oubli, un seul est resté qui plane comme une auréole, le nom d'une comédienne, d'une chanteuse exquise, la créatrice des "Premières Armes de Richelieu" et de vingt grands succès dont le souvenir fait tellement partie intégrante de cette villa, que beaucoup de gens l'appellent aujourd'hui encore "Maison Déjazet".

Virginie Déjazet en fit l'acquisition en 1840, et jusqu'en 1874, terme de sa longue existence, elle passait tous les étés dans cette villa qui a vu défiler bien des sommités du monde des lettres et du théâtre. C'est d'abord le glorieux père des "Trois Mousquetaires" Alexandre Dumas qui vient en 1847 pour un baptême dont il est le parrain et que les mémoires du temps nous montrent, à la sortie de l'église, jetant en grand seigneur, à toute la marmaille assemblée, des poignées de monnaie en guise de bonbons.

C'est Adolphe Adam, le compositeur du "Chalet" et de "Si j'étais Roi". Wanderburch, auteur avec Bayard d'un grand succès théâtral de cette époque "Le Gamin de Paris". Bataille, chanteur réputé de l'Opéra, Jules Janin, prince de la critique d'alors.

Impossible de pénétrer aujourd'hui dans l'ancien salon de Déjazet que le propriétaire actuel, M. Desjardins, a reconstitué avec le goût le plus fin, dans la note qu'il avait du temps de la comédienne, sans songer aux soirées dont il dut être le témoin. On sort de table: amis et invités de Déjazet sont réunis. Adolphe Adam est au piano, Bataille fait entendre sa belle voix, le gros Janin, effondré dans un fauteuil, écoute dans un demi-sommeil, et la maîtresse de la maison, l'esprit fait femme, va, vient, sert le café, jetant dans la conversation ses boutades, ses mots à l'emporte-pièce; ou, accompagnée par Adolphe Adam, détaille avec son art parfait, la "Lisette de Béranger" et les dernières chansons de son répertoire.

C'est dans ce gai milieu d'artistes, qu'un de nos grands dramaturges, alors à peu près inconnu, Victorien Sardou, fit son apparition un beau matin d'août 1857.

L'histoire de cette visite, la première qu'il fit à Déjazet, est curieuse et son influence fut telle sur l'avenir du jeune auteur qu'elle vaut la peine d'être contée.

Sardou, âgé de 26 ans, était très découragé. Depuis l'échec retentissant de sa première pièce la "Taverne" à l'Odéon, il portait vainement ses ouvrages de théâtres en théâtres, les directeurs se méfiant d'un auteur qui avait débuté par une chute. Une jeune comédienne, Mlle Laurentine Léon, Mme Sardou par la suite, se trouvait par bonheur sur le chemin du pauvre écrivain.

Elle se rappelle que Déjazet, dans toute la plénitude de son talent, malgré ses 60 ans bien sonnés, se plaignait de l'indifférence des auteurs qui commençaient à la trouver trop âgée et n'écrivaient plus pour elle.

Laurentine Léon conseille à Sardou d'aller la voir.

- Mais je ne la connais pas !

- Je la connais, moi, je vous donnerai une lettre pour elle. Mais d'abord, avez-vous un rôle à lui proposer ?

- Mieux qu'un rôle... j'ai une pièce terminée "Candide". Où demeure Déjazet?

- A Seine-Port.

- J'y vais demain.

Mais Sardou a fait lui-même à la fin de sa vie un récit si charmant de ce voyage, que je préfère lui passer la parole.

"A Cesson, où l'on descend, pas d'omnibus; mais renseignement pris, j'en avais pour trois quarts d'heure à peine d'une marche facile. Le temps était radieux. Je m'engageai à pied dans la campagne. Vous ne sauriez croire combien est présente encore dans ma mémoire cette belle journée d'espérance, la première depuis de longues années ! J'étais si heureux d'avoir quitté mon taudis et mes bouquins, si vraiment et si profondément heureux de cette magnifique journée d'été, qu'au lieu de suivre la route de Cesson à Seine-Port, je courus à travers les champs, comme un écolier en vacances.

"L'air pur dilatait mes poumons, je ne me souvenais plus des mauvais jours, les tracas étaient oubliés, depuis ma vingtième année, je ne m'étais jamais senti si jeune et heureux, et tout dans la nature, le beau ciel bleu, ce silence et ce grand calme des champs, tout semblait me sourire au passage et me dire: "Avance, et courage, tout ira bien." J'avançais donc et d'un bon pas.

" Aux premières maisons du village, deux paysannes qui s'en allaient, leur panier sur la tête, me saluèrent comme une connaissance. Plus loin, un gros chien étendu près d'une fontaine, vint amicalement me lécher la main. Un enfant m'indiqua la demeure de Déjazet.

" - Cette grille, là-bas, sur la place." Et Dieu sait avec quels battements de cœur je sonnai.

"Personne ne vint, et je m'aperçus que la grille n'était pas fermée. Tout semblait s'ouvrir devant moi. Une servante à tête blonde me cria de loin, en souriant (elle aussi):

" - Entrez dans le salon, je vais prévenir Madame qui est au jardin.

" J'entrai dans ce salon que l'émotion ne m'empêchait pas de regarder très curieusement. A la place d'honneur, un grand tableau représentait l'Amour sous les traits de Jules Janin ! J'examinai ce bon mobilier de l'Empire, ces fauteuils en velours d'Utrecht et les tasses jaunes sur les guéridons à galeries de cuivre, quand une porte s'ouvrit derrière moi. Je me dis: "C'est elle !" et ramassant tout mon courage pour lui débiter le petit discours préparé sur la route, je me retournai.

" Je vis que c'était Elle en effet, et je demeurai coi, la bouche ouverte et muet comme un poisson.

" Elle avait les mains pleines de plâtres. C'est là ce qui me déroutait, je ne m'étais pas attendu à cela. Elle vit ma stupeur et me dit en riant :

" - Pardon ! J'étais occupée à réparer un mur !"

" Balbutiant je ne sais quoi, je remis ma lettre qui fit un merveilleux effet.

" La glace rompue, je ne sais pas trop ce que je dis...

" Il paraît pourtant que je ne fus pas trop gauche. Je présentai assez heureusement mon "Candide" en faisant ressortir, on le pense bien, ce qu'il y aurait d'original à voir collaborer Voltaire et Déjazet, etc.

" Elle me regardait si gaiement, d'un air si bienveillant, si cordial, si encourageant, que toute mon éloquence me revint ! Je me mis à parler, à parler, à parler tant, qu'elle m'offrit charitablement à boire. Je refusai. La raison me disait "En voilà assez! Elle est convaincue, la cause est à demi gagnée... Va-t-en, comme tu es venu, en coup de vent, et ne sois pas banal! Ou tu vas tout gâter, car elle est femme!"

" Je déposai mon manuscrit sur la table et sous prétexte de chemin de fer, de train en retard, que sais-je! Je serrai ses blanches mains avec effusion et je pris la fuite, sans me retourner.

" Ah! Que j'étais léger, cette fois! Que le ciel me semblait plus bleu! L'air plus caressant! Les oiseaux plus gais, les fleurs plus tendres qu'à mon arrivée. C'est qu'une voix secrète me disait: "Le charme est rompu. Ton heure est arrivée, et ma jeune chance, emprisonnée jusque là, brisait sa coquille et pour la première fois, battait de l'aile... Je courais, je volais, je franchissais les fossés tout pleins (je crois les voir encore) de gros bouillons blancs et de fleurs des champs, dont je fis une moisson que je rapportai pieusement, leur parfum dure encore!"

Sardou voyait juste, il avait trouvé en Déjazet la fée protectrice qui devait lui ouvrir la porte du succès.

- Vous avez un grand talent, lui dit-elle, après avoir lu son "Candide". Je ne pourrai malheureusement pas jouer votre personnage, le rôle est trop jeune pour moi; mais faites-moi une autre pièce... Je la reçois d'avance.

Sardou se mit de suite à l'œuvre et quelques mois après, la comédienne représentait sur le théâtre qu'elle dirigeait (le théâtre Déjazet actuel) les "Premières Armes de Figaro". Le triomphe fut complet. Le lendemain, le débutant était lancé.

Dès lors, par reconnaissance, et peut-être aussi par superstition, Victorien Sardou vint, pendant des années, passer chaque été un mois dans cette villa de Seine-Port qui lui avait porté bonheur.

Il arrivait au commencement de septembre, époque où Déjazet avait coutume de recevoir ses amis à l'occasion de sa fête. Les quelques survivants de cette époque qui habitent encore Seine-Port, se souviennent encore de la gaieté folle de ces fêtes, du jardin de Déjazet tout illuminé de lanternes et de verres de couleur et des rires et des chants qu'on entendait de la place du village.

Sardou, dans toute l'ardeur de la jeunesse, n'était pas, ces soirs-là, le moins four des convives; mais le lendemain, le travailleur acharné reparaisait. Il se mettait à l'ouvrage et pendant tout son séjour à Seine-Port, passait journallement de longues heures à sa table de travail.

Sachant qu'il avait écrit deux de ses pièces chez Déjazet, l'idée me vint un jour de lui demander de m'indiquer les titres de ces pièces ainsi que la distribution de la maison, la chambre de Déjazet et cette où il travaillait lui-même. Il me répondit ceci:

" Mon cher Desvallières,

" J'ai écrit chez Déjazet "Nos intimes" et "Les Diables noirs".

" Nos Intimes, dans un petit pavillon donnant sur la place, à l'angle du jardin. C'était une ancienne salle de bains, celle de la marquise de la Corte, fille de Bosio, le sculpteur. Sur la porte, il y avait cette inscription: "Pour Naïs". La fête du pays coïncidant avec celle de Déjazet. Toutes les baraques de saltimbanques étaient installées sur la place et je travaillais, assourdi par un abominable vacarme.

" Quant aux "Diables noirs", je les ai écrits dans la chambre à coucher que j'habitais au premier étage, à gauche de la fenêtre à balcon. Cette dernière fenêtre éclairait une sorte de vestibule communiquant avec l'escalier.

" La chambre de Déjazet était la chambre à deux fenêtres, qui se trouve au premier étage également à gauche de l'escalier et donne sur le jardin. "

L'année 1865 marque le terme des voyages de Sardou à Seine-Port. Arrivé à l'apogée du succès, assailli de commandes de pièces qui le condamnaient à un travail sans répit, force lui était de rester confiné dans sa propriété de Marly-le-Roi qu'il venait d'acheter.

Ce fut la fin des réceptions et des fêtes à la villa Déjazet.

Délaissée par Sardou, elle le fut peu à peu par tous ses visiteurs, et le vide se fit autour de la comédienne dont la situation était devenue des plus précaires.

Les artistes ne sont trop souvent que de grands enfants. Tant qu'ils ont jeunesse et succès, ils dépensent sans compter, ne songent pas à l'avenir et se trouvent sans ressources quand arrive la vieillesse.

C'était l'histoire de la pauvre Déjazet et ses dernières années furent cruelles. Les auteurs ne travaillaient plus pour elle, son théâtre ne faisait plus d'argent, elle ne trouvait d'engagement nulle part, et l'imprévoyante cigale, qui n'avait pas un sou d'économies, en était réduite pour vivre à courir la province, à 75 ans, jouant son répertoire si usé! Qu'il n'attirait plus personne.

Un gros chagrin devait lui porter le coup de grâce.

En 1874, sa maison de Saint-Port fut vendue, à la requête d'un de ses créanciers... Elle n'y résista pas...

Elle mourut quelques mois après, à l'âge de 77 ans.

## Maison G. Pavillon de Saint-Assise

Si je réunis dans ce même chapitre ces deux propriétés absolument distinctes, c'est qu'il existe entre elles une sorte de parenté. Elles ont été habitées l'une et l'autre par un auteur dramatique illustre: Alexandre Dumas fils.

"Tous les ans, quand revenait le printemps, Alexandre Dumas fils était pris d'un intense besoin de campagne; besoin de se détendre et de reprendre des forces avant de se mettre à une oeuvre nouvelle."

C'est ainsi qu'en 1856, nous le trouvons, dans toute la fougue de sa jeunesse, dans toute la joie de son récent succès du "Demi-monde", installé au pavillon de Saint-Assise, en compagnie du plus fou de ses amis le peintre Charles Marchal.

"Par quel hasard revenait-il dans ce coin ignoré de Seine-et-Marne, à deux pas, sans qu'il s'en doutât de Seine-Port où il était venu 15 ans avant passer ses vacances d'écolier? Il nous en donne lui-même si joliment les raisons dans la préface d'une de ses pièces: "La question d'argent". Il fait une description si fraîche, si vivante de leur inoubliable séjour à Saint-Assise, que je me contente de reproduire ici, en grande partie, ces pages charmantes dédiées à Charles Marchal, qui, par une étrange coïncidence, ont un air de famille avec le récit de Sardou, sur son premier voyage à Seine-Port.

"Te rappelles-tu Saint-Assise? Quel été nous avons passé là en 1856! Tu dois te rappeler que c'est là, en te jetant à toute volée sur une meule au pied de laquelle je lisais sans défiance, et en me tombant par conséquent sur la tête, que tu faillis envoyer ton ami chez les Ombres.

"Tu étais déjà gros à cette époque et lourd, je t'en réponds. Pour dissimuler ton émotion, tu me fis une scène, d'où il résultait que les meules sont faites pour qu'on saute dessus, non pour qu'on s'asseye dessous et que c'était moi qui étais dans mon tort.

"Et ce beau poisson que j'avais tiré d'un coup de fusil au moment où il apparaissait à fleur d'eau avec une étourderie qui m'a toujours étonné de la part d'un poisson (le poisson est défiant disent les pêcheurs). Je le tirai cependant comme une alouette et il coula au fond de l'eau...

"...Tu ne pouvais atteindre le mort sans mouiller ta chemise, - tu l'ôtas, c'était élémentaire, et te mettant à plat ventre, tu te penchas sur la rivière en me chargeant de te retenir par les pieds.

"C'était l'occasion ou jamais de te rendre la plaisanterie de la meule... Quand je te vis bien la tête en bas, au lieu de te retenir, je te poussai et tu tombas à l'eau, ce qui était moins dangereux que de recevoir sur la nuque un ami de cent quatre-vingts livres. Je te donnai pour raison que les pieds ne sont pas faits pour se tenir en l'air et la tête en bas, et j'allai te rejoindre. Après avoir jeté nos effets dans notre canot - compagnon intelligent de nos courses nautiques - nous nous en allâmes, nageant tout droit devant nous, tu me précédais à quelques brassées... Au bout de dix minutes, tu te retournas en me faisant signe de me taire et de te suivre vers de grandes herbes qui bordaient la terre, à l'ombre des saules et au milieu desquelles tu pris pied, ne laissant que ta tête sortant de l'eau.

"Je cherchai à distinguer ce que ton doigt me montrait à travers les arbres.

"C'était une jeune fille, de 18 ans à peu près, sans autre voile que ses cheveux noirs, plus épais que longs, dénoués et tombant sur les épaules. Elle était seule et ne regardait même pas si quelqu'un pouvait la voir. Elle avait déposé tous ses vêtements sur le gazon, et ne sachant pas nager, elle se retenait tantôt d'une main, tantôt de l'autre à une branche de saule, ou bien, elle essayait de se laisser flotter, mais elle prenait peur bien vite et s'amusait alors à marcher contre le courant rapide qui nous avait amenés et qui bouillonnait autour de ses hanches et se divisait sur elle... Puis elle plongeait sa tête dans l'eau et reparaisait, le visage inondé de sa chevelure, les yeux fermés, toute frémissante et toute rose. Elle levait alors ses bras, écartait ses cheveux sur ses tempes et s'ébattait à nouveau.

"Ce tableau inattendu nous reportait à trois mille ans, en pleine mythologie et nous restâmes là, contemplant cette déesse. Mais nous étions des artistes, et l'aventure devait finir par une gaminerie.

"Nous arrachâmes les herbes autour de nous, nous nous en couvrîmes la tête et les épaules, et semblables à des dieux marins visitant leur royaume, nous reprîmes impétueusement le large.



Arrivés au milieu de la rivière, en vue de la baigneuse, nous poussâmes deux cris rauques, comme des tritons soufflant dans leurs conques, mais sans tourner visiblement la tête de son côté. Elle se sauva sur le bord qu'elle escalada en un clin d'œil et s'abrita un peu tard sous sa robe qu'elle étendit devant son visage. Nous continuâmes notre route sans autre allusion. Elle put croire que nous ne l'avions pas vue. De cette aventure, j'ai tiré la scène du bain de l'affaire Clemenceau.

"Maintenant, comment me trouvais-je dans ce pays primitif? Je l'avais tout bonnement rencontré dans les Petites-Affiches.

"Chaque année, quand mon idée de campagne me reprend, au commencement d'avril, j'achète un numéro des Petites-Affiches, je cherche à l'article location et je trouve toujours.

"C'est ainsi que j'avais lu: "Charmant pavillon à louer à Saint-Assise, entre la Seine et les bois, à trois kilomètres de la station de Cesson, chemin de fer du Midi.

"Je n'avais pas perdu une minute, et j'étais parti pour visiter ce lieu enchanté qui promettait tant et qui devait tenir encore plus qu'il me promettait.

"Arrivé à Cesson, je demande ma route.. On me l'indique à travers bois, et me voilà marchant enfin au grand air, en pleine solitude, libre de chanter à tue-tête, d'ôter mon habit et de faire le moulinet avec ma canne, sans crainte d'être pris pour un fou et d'être arrêté par les sergents de ville. Je marchais! Pas de maison. C'était bien là le voisinage que je désirais autour de celle que je voulais habiter. Cependant, deux ou trois fois, il m'avait semblé me reconnaître, comme on dit. Le paysage ne m'était pas nouveau. Où avais-je vu ces arbres-là? Ils avaient l'air de me dire bonjour. Leur silhouette me rappelait quelque chose. Le terrain même avait des échos en moi, Cesson? Cesson? Ce nom ne me rappelait pourtant rien. Mais voilà un ravin où je suis descendu jadis. A moins que je ne rêve. Ce petit ruisseau qui joue le torrent sur les cailloux qui se croient des rochers, j'ai sauté par-dessus. Mais quand? Et où? Si c'est ici, il doit y avoir un village à gauche quand la route tourne, je le vois encore dans les brouillards de ma mémoire. La route tourne, voilà le village là-bas. C'est trop fort. Voilà aussi un cimetière que je me rappelle très bien, ainsi que les enfants qui courent au milieu des tombes et que j'y ai toujours vus. Je m'approche d'eux pour leur demander le nom du pays. Ils se sauvent. Ils sont plus familiers avec les morts qu'avec les vivants, à ce qu'il paraît. Mais, au fait, le nom du village doit être inscrit sur la première maison. Dépêchons-nous, je vois une plaque bleue: Seine-Port! Comment, je suis ici à Seine-Port? Je le crois bien que je devais m'y reconnaître? Est-ce possible? Seine-Port! Quel hasard! Quel bonheur! Seine-Port! L'endroit que je désirais le plus revoir et Saint-Assise! C'est juste! Saint-Assise aurait dû me mettre sur la voie! Comment ne me suis-je pas souvenu tout de suite! Ces bois où j'ai tant joué! Où j'ai tant couru jadis! C'est vrai! C'étaient les bois de Saint-Assise, oubliés que je suis! Un homme de trente ans a donc pu oublier. Mon erreur vient de ce qu'on arrivait autrefois à Seine-Port par le bateau à vapeur, tandis qu'aujourd'hui on y arrive par le chemin de fer. De mon temps, Cesson n'existait pas, mais je prolongeais souvent ma promenade jusqu'à l'endroit où l'on a placé la station. Pourquoi aussi l'annonce de cette location ne portait-elle pas "Près de Seine-Port"? n'est pas ma faute : mais elle portait "Saint-Assise" et je n'aurais pas dû oublier cette bonne petite Saint-Assise qui en prend bien à son aise, si j'en crois son nom, et qui fut la confidente si discrète, disons le mot, de mon premier amour.

"Rien n'est changé, il me semble du moins. Oui, voilà bien le carré d'arbres où la fête avait lieu, en septembre, je crois. Et la maison de ce bon M. G., avec sa grille verte, ses deux petits pavillons de briques; elle doit être sur la droite, comme elle me paraît petite à cette heure. Bonjour vieux puits où je tirais de l'eau. Salut modeste potager que j'arrosais ensuite. Poiriers que je visitais dès le matin, fraisiers que je dévastais en cachette, vous souvenez-vous comme je me souviens ?

" Sonnon. Un jeune chien aboie, l'autre ne pouvait pas toujours durer. Et quelles bonnes parties nous faisons ensemble! Pauvre bête! Une servante se présente à la grille.

" - A qui appartient cette maison, Mademoiselle?

" - A Mme P...

" - Et M. G..., son ancien propriétaire, qu'est-il devenu, le savez-vous?

" - Oh! Monsieur, je crois qu'il est mort depuis longtemps. Il avait été forcé de vendre, et il n'avait gardé qu'un petit pied-à-terre à Beaulieu.

" - Et sa fille?

" - Moi, je ne l'ai jamais vue, quoique je sois née dans le pays.

" - Cette maison ne serait pas à louer, par hasard?

" - Oh! Non, Monsieur!  
 " - Merci, Mademoiselle.  
 " - Il n'y a pas de quoi.  
 " Je referme la porte, le chien aboie. Je regarde encore une minute et je m'éloigne.  
 " Je suis tout seul, personne ne me connaît, j'ai le droit de me souvenir tout à mon aise et de pleurer si j'en ai envie. Allons jusqu'au bout de la rue, tournons à gauche, puis à droite, il y avait là deux grands arbres en avant du bois comme deux sentinelles. Voilà quinze ans que j'ai gravé deux chiffres sur leur écorce. Voilà les arbres. Les chiffres y sont-ils encore?  
 " Effacés, déjà!  
 " L'homme est toujours fier d'avoir gravé son nom quelque part, fut-ce même sur l'écorce d'un arbre, et toujours étonné quand il ne l'y retrouve plus.  
 " Qu'est-ce que cette histoire? La voici.  
 " J'étais encore en pension "

Et Dumas fils raconte qu'en 1841, M. G..., propriétaire à Seine-Port et grand-père d'un de ses camarades Amédée X..., l'avait invité à venir y passer avec lui ses vacances.

" Nous partîmes tous les trois du quai de la Grève par le bateau à vapeur et nous arrivâmes le soir dans cette petite maison que je venais de revoir avec tant de plaisir.

" Je restai à Seine-Port jusqu'à la moitié de septembre, jardinant, bêchant, coupant, grim pant dans les arbres, courant dans les bois, avec mon jeune compagnon, vivant enfin comme on vit à la campagne quand on a seize, un bon estomac, de bonnes jambes et toute la vie devant soi.

" Un jour, nous revenions pour dîner, un peu en retard, harassés, couverts de poussière, nos vestes sur l'épaule, nos casquettes à la main, nos cravates dans nos poches, lorsqu'Amédée se mit à courir tout droit devant lui en criant:

" - Ah! Maman.

" Et je le vis se précipiter tête baissée dans les jupes maternelles avec ce mouvement instinctif et spontané des enfants qui semblent vouloir tout à coup rentrer dans le sein de leur mère.

" Ma première pensée fut que l'arrivée de cette dame allait nous gêner fort, qu'il faudrait lui tenir compagnie et s'habiller convenablement. Amédée m'avait bien dit: "Tu verras maman quand elle viendra, comme elle est gentille!" C'était toujours une mère, c'est-à-dire un être respectable devant lequel il s'agissait de se bien comporter.

" Je remis ma veste, je renouai ma cravate, je m'essuyai le front, et je m'approchai de cette dame en la saluant.

" Elle était à peine plus grande que son fils; elle me venait à l'épaule, et je n'avais encore rien vu, rien remarqué de si mignon et de si jeune en mère de famille.

" Elle pouvait avoir dix-huit ou vingt ans. Elle était toute blonde avec deux longues boucles de chaque côté du visage, sous un large chapeau de paille d'Italie, rond, garni de coquelicots, d'épis et de bluets."

Comme on le voit, ce n'était pas là une mère redoutable, c'était plutôt un nouveau camarade qui arrivait de Paris. Elle fit tout de suite impression sur Dumas fils. Le soir venu, un orage éclate, l'eau tombe à torrents. L'appartement de la jeune femme se trouvait dans un corps de logis séparé, il lui fallait, pour rentrer chez elle, traverser le jardin inondé.

" Alors, il me vint une idée sublime et toute simple, je lui offris de la porter chez elle, très naïvement, sans autre but que de la tirer d'embarras, et peut-être un peu pour montrer ma force; mais voilà tout!

" - Il n'y a que ce moyen-là, dit-elle, et elle accepta.

" Je la pris dans mes bras et je la portai. Elle ne me paraissait pas très rassurée et elle me tenait fortement par le collet de mon veston.

" - Je vous fatigue, me dit-elle.

" Je n'aurais jamais supposé, en effet, qu'une si mignonne créature put être si lourde.

Chaste, ignorance de la jeunesse! On voit le reste d'ici. Le soir, j'étais amoureux, non pas de cette femme, mais d'une femme. Elle eut été une autre que c'eût été la même chose. A seize ans, que faut-il de plus? La campagne, l'été, une jeune femme qu'on a portée dans ses bras, dont on a senti le cœur sur sa poitrine et le souffle sur son visage. Si on ne devient pas amoureux avec tout ça, c'est qu'on a été mal élevé. "

Il faut lire, dans la préface de Dumas fils, toutes les péripéties de cette amourette de collégien, les coquetteries de la femme qui s'amuse de ce gamin de seize ans. Les joies, les mélancolies, les audaces, les timidités folles de l'amoureux novice qui voudrait se déclarer et n'ose pas, les

vers griffonnés en cachette avec des oh! Des ah! Des hélas! Qu'il se déclame à lui-même et qu'il rentre vivement dans sa poche aussitôt qu'elle paraît.

Puis, c'est le départ de la jeune femme qui regagne Paris par le bateau à vapeur.

" La matinée était splendide... Nous nous assîmes sur la berge... O Providence, elle était émaillée de myosotis! J'en cueillis un bouquet que je lui offris. Quel courage! Mais il n'était que temps. Le bateau sonnait son arrivée. Elle garda le bouquet à la main jusqu'à ce que le bateau ait accosté la passerelle, alors elle le mit dans son corsage. Elle embrassa son père, son enfant, elle me serra la main et passa sur le bateau qui se mit en marche.

" Elle resta debout à l'arrière, puis elle se souvint de son bouquet de myosotis, le reprit dans son sein, l'approcha de son visage et le respira ainsi tant que nous pûmes l'apercevoir.

" Peu à peu, elle se confondit dans la masse des voyageurs; nous ne la reconnaissons plus qu'à son mouchoir qu'elle agitait. Un quart d'heure après, il n'y avait plus à l'horizon ni mouchoir, ni femme, ni bateau à vapeur; il n'y avait plus qu'un peu de fumée qui se délaya bien vite dans l'azur inaltérable de ce jour éclatant.

" Je revins à la maison, silencieux, bien convaincu que j'en avais fini pour jamais avec l'appétit, le sommeil, la gaieté et les jeux naïfs, ridicules de l'enfance.

" C'est ce jour-là que je gravai nos initiales sur les deux arbres qui les ont si mal gardées... Jusqu'au soir, je marchai mélancolique, élégiaque, mettant ma douleur en vers, comme j'avais mis mon amour. Je me retirai de bonne heure dans ma chambre et, faut-il le dire, hélas! Je m'endormis comme une souche et je me réveillai avec une faim de paysan. J'eus beau faire, il me fut impossible d'être triste.

" Je me démenai inutilement pour retenir l'émotion éternelle que je voulais qu'elle eut fait naître en moi. En vain, je me battis les flancs pour être amoureux; la bonne et simple nature reprit possession de l'enfant. "

Parmi les propriétaires ou locataires du Pavillon de Saint-Assise qui précédèrent Alexandre Dumas fils, on trouve le nom assez imprévu de Marchand, premier valet de chambre de Napoléon Ier qui avait suivi son maître à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène et que l'Empereur, avant de mourir, créa Comte.

Après Dumas fils, je ne vois plus à citer qu'un anglais fort riche, le baron Stanley qui loua la terre entière de Saint-Assise et en fit une chasse princière, et le comte Horace de Choiseul, député de Seine-et-Marne après la guerre de 1870.

Et maintenant, acheminons-nous vers l'église. Une seule halte au croisement des routes de Cesson et de Saint-Assise. Les braves gens qui habitent ce carrefour ne se doutent pas de l'endroit tragique qu'il était à l'époque de la féodalité. Il portait le nom de place du Carcan. Et au milieu, se dressait le Pilon.

## Église de Seine-Port

L'église Saint-Sulpice, paroisse de Seine-Port, est fort ancienne; d'après le curé Delaforge, elle a été construite en trois fois. Le chœur, deux travées de la nef et le bas-côté correspondant à gauche datent de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Toute la basse nef et le chœur du XVII<sup>e</sup> siècle, et la chapelle Saint-Louis du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais l'architecture de l'édifice presque sans ornements, ses vitraux et ses tableaux tous modernes sont sans intérêt.

D'où vient que la petite église de Seine-Port mérite, malgré tout, une visite ? Des deux monuments funéraires de la chapelle Saint-Louis; les tombeaux historique de Louis-Philippe, duc d'Orléans, petit-fils Régent, père de Philippe-Egalité et grand-père du roi Louis-Philippe, et de sa femme Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson.

L'histoire de Mme de Montesson est curieuse.

Veuve du vieux marquis de Montesson qui l'avait présentée de son vivant à la Cour, c'est à Versailles qu'elle s'était rencontrée avec le petit-fils du Régent.

Femme charmante et d'infiniment d'esprit, elle avait fait tout de suite sa conquête. Une vive passion était née entre eux et leur mariage avait été décidé.

Malheureusement, l'union d'un prince de sang avec une simple marquise était considérée comme une mésalliance, et Louis XVI, tout d'abord nettement opposé à ce mariage, n'avait fini par y consentir qu'à la condition expresse qu'il resterait secret et que la marquise, bien qu'épouse légitime, n'aurait ni le titre, ni le rang de princesse.

Dure décision qui devait obliger l'authentique duchesse d'Orléans à garder, sa vie durant, son nom de marquise de Montesson.

De cette restriction, analogue à celle de Mme de Maintenon et de Louis XIV, elle tira du moins un avantage: elle fut autorisée à stipuler en son nom propre; put acquérir ainsi personnellement (1773) la baronnie de Saint-Port, choisi pour résidence le château de Saint-Assise et vint s'y installer avec le duc d'Orléans. Ils y vécurent douze ans.

Esprits cultivés, férus l'un et l'autre d'art et de littérature, le théâtre était leur goût prédominant et l'occupation préférée de Mme de Montesson consistait à écrire des pièces qu'elle interprétait ensuite avec le duc d'Orléans.

Que valaient ces œuvres théâtrales? Au dire de sa nièce, Mme de Genlis, elles étaient froides et fades et Mme de Montesson les jouait assez mal; mais Mme de Genlis montre dans ses mémoires tant de sévérité à l'égard de sa tante, que son jugement est sujet à caution.

En tous cas, l'annonce de ces petites pièces et l'attrait de leur distribution où brillaient deux vedettes telles que le duc d'Orléans et la marquise de Montesson, provoquaient un grand mouvement de curiosité et les soirs de représentations théâtres, la plus haute société accourait en foule à Saint-Assise.

On y menait d'ailleurs grand train, si l'on en juge par le personnel considérable du château.

Il comptait, outre la maison militaire, un secrétaire des commandements de S.A.S., un gouverneur du château, un chapelain de S.A.S., un receveur de la Seigneurie, des officiers de la bouche et de l'échansonnerie, un inspecteur des chasses et de la vénerie, etc.

Une maison de cette importance et le monde de visiteurs qu'elle attirait à Sainte-Assise ne pouvait avoir qu'une répercussion heureuse sur toute la baronnie et Saint-Port en particulier, que Mme de Montesson avait pris en affection, ne connut jamais d'époque plus florissante. Bonne et généreuse, la marquise de Montesson prit à tâche d'y développer le bien-être, d'y atténuer la misère, et par sa charité inlassable qui n'avait d'égale que celle du duc d'Orléans, elle fut, on peut le dire, la Providence des malheureux; Elle fut aussi la bienfaitrice du pays. Non contente de l'avoir doté d'une place publique, elle lui fit don de tous les terrains qu'elle possédait; dans les uns, elle fait percer des rues nouvelles, elle cède les autres aux paysans pour les engager à construire. Une sorte de fièvre de bâtir s'empare de la population, et en quelques mois toutes sortes de maisons de campagne - la plupart des vieilles maisons d'aujourd'hui - surgissent çà et là, transformant en village le pauvre hameau de Saint-Port.

Le duc d'Orléans ne put malheureusement voir l'achèvement de tous ces travaux. Le 18 novembre 1785, après une courte maladie, il succombait brusquement.

Mme de Montesson en éprouva un grand chagrin, avivé encore par la défense que lui fit le roi de porter le deuil avec éclat et de le faire porter à ses gens. Elle préféra licencier sa maison de Saint-Assise, et après avoir fait inhumer le cœur du duc d'Orléans dans le sanctuaire de l'église de Saint-Port, elle partit pour Paris et se retira au couvent de l'Assomption où elle passa la première année de son veuvage.

Elle ne revint à Saint-Assise que pour assurer au duc d'Orléans une sépulture digne de lui. Elle fit construire à cet effet une chapelle avec caveau: la chapelle Saint-Louis où fut transporté le cœur du prince; puis elle vendit la baronnie de Saint-Assise et vint se réinstaller à Paris dans sa maison de la rue de Provence qu'elle habita jusqu'à sa mort (1806).

Le général de Valence, son petit neveu et son héritier, la fit inhumer alors, suivant son désir, à Seine-Port, dans le caveau de la chapelle Saint-Louis où elle repose actuellement. En 1834, le roi Louis-Philippe, pour conserver la mémoire du duc d'Orléans, fit ériger le tombeau actuel, en marbre blanc, avec l'inscription que voici:

Ici  
Est déposé le cœur de  
LOUIS-PHILIPPE, DUC D'ORLEANS,  
mort à Saint-Assise, sur la paroisse de Saint-Port,  
le 18 novembre 1785.  
Louis-Philippe, roi des Français, son petit-fils,  
a érigé ce monument  
comme témoignage d'attachement à la mémoire de son  
aïeul et de respect filial pour ses dernières volontés.  
Anno 1834.

Le roi Louis-Philippe eut été plus juste en faisant suivre, dans cette inscription, le nom du duc d'Orléans de celui de sa femme qui repose dans le même tombeau; mais aussi étroit d'idée que le feu roi Louis XVI, il n'osa prendre la responsabilité de cette réparation posthume et la présence de la pauvre femme dans l'église de Seine-Port n'est révélée que par ces mots gravés sur une dalle qui passe presque inaperçue :

La chapelle Saint-Louis a été faite en 1787 par  
Mme de Montesson qui y fut inhumée en 1806.

C'était la destinée de la duchesse d'Orléans de ne pouvoir jamais porter son nom. Après sa mort, comme pendant sa vie, elle devait rester la marquise de Montesson.

Dans toute la partie haute de Seine-Port, deux vieilles maisons seulement:

### Propriété Dubreuil

C'est dans cette maison qu'à son arrivée à Seine-Port, en 1834, Ernest Legouvé, tout jeune, - il avait 27 ans - vint s'installer l'année même de son mariage. Il l'habita comme locataire jusqu'en 1841.

### Propriété François

Elle dépendait autrefois de l'Abbaye de Saint-Assise, avec laquelle elle était reliée par sa grande avenue qui venait se raccorder avec l'allée du parc, dite allée des Nourrices.

Quant à la maison, c'est une annexe du couvent, comme l'indique encore très nettement la disposition intérieure de la maison et surtout des chambres qui ont gardé pour la plupart leur aspect d'anciennes cellules.

Le prieur habitait là. Il y prolongea son séjour jusqu'au moment du transfert du prieuré à L'Ormeteau.

Cette belle propriété devint alors maison particulière... d'abord maison de plaisance des vicomtes de Melun, puis du comte Roy, ministre des Finances sous Louis XVIII.

Avant de continuer notre promenade dans le village, poussons jusqu'au "Bois des Justices", derrière le cimetière. Ce nom des Justices vient de ce que dans les temps lointains, s'étendait là une grande place où se faisaient les exécutions capitales. Le gibet en occupait le centre; gibet au grand complet, avec fourches à trois piliers, s'il vous plaît, permettant d'offrir parfois aux passants le spectacle adorable de trois pendus se balançant en même temps dans les airs.

Regagnons la place de l'Eglise, et engageons-nous dans la rue Ernest-Legouvé.

Rue Ernest-Legouvé. Trois stations s'imposent :

## Propriété Viviani

Maison d'un intérêt tout particulier au point de vue historique. Nous sommes ici en plein centre de l'ancienne Seigneurie, à l'endroit où s'élevait le manoir féodal de Saint-Port.

Ce manoir n'était pas, comme on pourrait le croire, un de ces castels sans importance dont nous trouverons un spécimen dans la suite de notre promenade. C'était un véritable château-fort "fermé de murailles et de créneaux auquel les subjects du dit Saint-Port avaient accoutumé de faire guet et de garder les portes quand besoin estait" et à l'entrée de ce vaste édifice, se découpant sur le ciel, une haute tour de trois étages "qui servit successivement de donjon et d'habitation, puis d'auditoire pour la justice, et de prison".

Quel était l'emplacement de ce manoir ?

Quelques découvertes précieuses faites par un des précédents propriétaires: M. Mourlot, et divers renseignements que je dois à l'obligeance de vieux habitants de Seine-Port, m'ont permis de le déterminer exactement.

En faisant des sondages dans les caves de sa maison qu'il voulait agrandir, M. Mourlot eut la surprise d'y rencontrer des traces d'épaisses murailles se prolongeant dans le parc, vers le nord.

Nouvelles fouilles dans la cave glacière du jardin, autre découverte. Là, c'est un souterrain qu'il met à jour, souterrain qu'il retrouve par la suite en dehors de la propriété sous les bâtiments du lieu dit le Palais-Royal, en faisant creuser une cave dans la maison du coiffeur.

Plus de doute! Murailles et souterrains devaient être les derniers vestiges d'un château disparu.

Or, comme d'autre part, la tour de trois étages qui faisait partie du manoir existait encore il y a 65 ans et se trouvait dans la propriété, à 20 mètres environ du mur de clôture derrière le corps de garde, on peut en conclure avec certitude que le manoir de Saint-Port s'étendait entre le ruisseau Balory qui traverse le parc et la rue centrale du village.

Ce manoir qui remontait à la nuit des temps - les tuiles de la tour portaient la date du XIII<sup>e</sup> siècle - se trouvait en l'an 1600 dans un tel état de délabrement que le Seigneur de Saint-Port, M. de Caumartin, l'abandonna pour aller résider à Saint-Assise. Il devint alors une ferme qui tomba peu à peu en ruines; mais la tour subsista pendant de longues années encore. Elle ne fut démolie qu'en 1854 par l'entrepreneur de maçonnerie Haurant, père de M. Marc Haurant.

La maison actuelle fut construite en 1740. Elle dépendait à l'origine du pavillon royal, d'où le nom du lieu dit "Palais-Royal". Elle fit ensuite partie des communs de Saint-Assise. Le chenil était là. Puis, propriétaires et locataires s'y succèdent parmi lesquels deux à noter seulement: Yvart, agronome, membre de l'Institut, et Edgard Quinet, poète, philosophe, historien, membre de la Constituante en 1848, puis exilé au moment du coup d'Etat, qui passa dans cette propriété l'automne 1850. Court séjour auquel il consacre ce souvenir ému dans son Mémorial d'exil.

" Une vieille maison spacieuse, avec perron à deux escaliers garnis d'une rampe de fer, un jardin bien ombragé et de magnifiques raisins, la forêt voisine, la Seine traversée en bac, les grandes clairières, le cours tranquille du fleuve, un paysage agreste et mélancolique, de belles avenues à pertes de vue, la lisière de la forêt profonde, je revois tout cela comme si c'était hier. "

Description un peu romantique mais exacte en somme si l'on se reporte par la pensée au Seine-Port d'alors, aux bois de Saint-Assise ouverts à tout le monde, où le promeneur pouvait errer en liberté, comme dans toute la campagne, sans se heurter à chaque pas aux murs, aux

palissades et aux insupportables treillages de fils de fer qui emprisonnent maintenant la moindre parcelle de terre.

## Propriété Allard

La vaste maison dont on aperçoit la façade à l'extrémité de cette longue allée de sycomores est un ancien castel seigneurial. C'était jadis l'hôtel secondaire de Saint-Port, apanage des puînés, la résidence, en d'autres termes, des frères ou sœurs cadets du Seigneur.

Elle fut habitée vers 1850 par Eugène Pelletan, représentant du peuple en 1848, député, puis sénateur inamovible sous l'Empire et la 2<sup>e</sup> République.

Son fils, Camille Pelletan, député et ministre de la Marine, alors tout enfant, a dû faire plus d'un pâté dans les allées de ce beau parc

## Maison Lebègue Villa des Roses

Ici, c'est un musicien dont nous retrouvons le souvenir: Luigi Bordèse, compositeur de talent, auteur de plusieurs opéras-comiques, de la Mantille notamment, représentée avec succès à l'ancienne salle Favart, de nombreuses scènes dramatiques de musique religieuse et d'un duo célèbre autrefois Les Brésiliennes, Trottez gaiement mules agiles, qu'on trouve encore sur quelques vieux pianos.

Lié avec Ernest Legouvé qu'il avait connu en lui donnant des leçons de chant, il s'était marié à Seine-Port, par son entremise, avec la fille de Mme Jouard, propriétaire alors de la villa des Roses, à qui Legouvé l'avait présenté et Bordèse venait passer tous les étés chez sa belle-mère.

Veuve d'un médecin distingué qui avait été docteur consultant de Charles X, puis de Louis-Philippe, lisant le latin comme le français, passionnée d'astronomie, jouant de la harpe et de l'orgue, causeuse de beaucoup d'esprit, cette madame Jouard, arrivée à l'âge le plus avancé - elle est morte en 1872 à 93 ans - avait conservé une mémoire étonnante, elle se rappelait nettement la Révolution, le Premier Empire, et tenait ses auditeurs sous le charme quand elle se mettait à conter ses mille souvenirs sur les événements, la société de cette époque et sur Napoléon Ier surtout, qu'elle avait vu maintes fois passer des revues aux Tuileries.

Une seule petite faiblesse chez cette femme remarquable: elle avait la sainte horreur des toilettes modernes; traitait les jeunes femmes de poupées ridiculement accoutrées et jusque dans ses dernières années portait, par protestation, les modes de sa jeunesse.

Je l'ai vue bien souvent dans mon enfance et j'ai encore dans les yeux la vision étrange de cette petite vieille de 90 ans, passant dans les rues de Seine-Port, alerte et pimpante, très teinte, légèrement fardée, mise comme ne élégante de 1840, le visage abrité par la grande capote cabriolet, des mitaines aux mains et la taille prise dans une robe de taffetas changeant, se terminant par une jupe assez courte qui découvrait deux bas blancs immaculés et de tout petits pieds chaussés de cothurnes retenus par des rubans croisés.

On croyait voir, descendu de son cadre, un de ces portraits d'ancêtres, à la fois charmants et légèrement ridicules!



## Maison Rouge

La propriété Legouvé porte dans les vieux actes notariés le nom inexplicé de "Maison Rouge". C'était à l'origine la maison des jardiniers du domaine de Croix-Fontaine. Elle occupait le centre du potager qui commençait à la "porte jaune" dans la propriété Piolet, longeait le mur qui sépare le parc de la route de la grande côte et se prolongeait jusqu'à la route de Croix-Fontaine, englobant les deux jardins de la "Maison Rouge" et de la propriété Allard.

Cet immense potager formait dans la propriété Piolet un long enclos en deux parties.

"La première divisée en 8 cases, par des murs de refend garnis d'espaliers, la seconde plantée en vergers, vignes et arbres fruitiers de toutes sortes, s'élevant au nombre de quatre mille.

"Une grande pièce d'eau vive (le bassin abandonné actuellement) alimentée par une source du parc, la source Saint-Louis, servait à arroser toutes ces plantations et le jardin de la Maison Rouge, alors simple jardin de paysan avec basse-cour.

La Maison Rouge avait encore cet aspect agreste, quand, en 1842, Ernest Legouvé, obligé d'émigrer de la propriété Dubreuil, où il était arrivé à fin de bail, vint s'y installer avec sa famille.

Enthousiaste de nature, il s'était emballé sur cette maison, et avait failli l'acheter tout de suite; mais, la réflexion venue, il lui avait paru plus sage de la louer d'abord pour se donner le temps de la bien connaître.

"Les mariages devraient se faire ainsi, à l'essai, disait-il en riant, que de gens seraient plus heureux en ménage s'ils se connaissaient mieux!"

Après sept ans de location, en octobre 1849, il était fixé. Il avait bien trouvé la propriété qu'il rêvait, le coin champêtre où il pourrait travailler en liberté, la retraite où il pourrait venir se réfugier et se reprendre aux heures d'orage de sa vie. Et il s'était décidé à s'en rendre acquéreur.

## Maison Legouvé

Peu de maison ont tenu autant de place dans l'existence d'un homme.

" C'est un peu ma patrie, disait-il, j'y ai eu toutes mes joies, mes douleurs, mes émotions, c'est toute ma vie! "

Il disait vrai. Pendant 60 ans, il a passé là tous les étés, entouré de tous les siens, enfants d'abord, puis petits-enfants, puis arrière petits-enfants, en compagnie d'amis chers, dans un perpétuel va et vient de visiteurs: auteurs, poètes, peintres, musiciens, tous distingués ou célèbres, qui faisaient de cette demeure la maison la plus vivante, la plus cordiale, la plus gaie qu'on puisse imaginer.

Aujourd'hui, le temps a fait son œuvre. Amis et visiteurs ont presque tous disparus et la vieille maison de Legouvé semble dormir avec lui; mais tous ceux qui y ont passé, comme moi, leur enfance et toute une partie de leur jeunesse en conservent le vivant souvenir. C'est un peu pour eux comme une vieille amie, et jamais, pour ma part, je ne manque de venir la revoir chaque année.

C'est au printemps, quand éclatent les premiers beaux jours, que j'aime à lui rendre visite. J'y viens comme en pèlerinage. Le soleil brille, l'air est doux. Les oiseaux - les petits-enfants de ceux d'autrefois - fêtent à plein gosier le réveil de la nature.

Personne! Je suis seul, la maison est inhabitée et les jolis vers de Dalecroz qu'elle semble avoir inspirés chantent dans ma mémoire.

Le passé! C'est lui! En effet, que je retrouve partout et je parcours, dans un état d'esprit singulier, ce grand jardin solitaire qui me rappelle tant de gens et tant de choses.

A vrai dire, j'ai un peu l'impression d'errer dans un cimetière; mais il n'a rien de triste, ce cimetière. Les fantômes que je croise à tout instant sont des fantômes aimables, souriants et si je prête l'oreille, j'entends comme un écho lointain de joyeux éclats de rire.

C'est ce monde qui n'est plus que je vais tâcher de faire revivre à vos yeux.

Continuons ensemble la promenade commencée. Nous ferons le tour du jardin, nous visiterons la maison et nous rencontrerons en route tous les amis, tous les hôtes d'autrefois.

Cheminons. Déjà le jardin s'anime, reprend sa physionomie passée. Dans les corbeilles, dans les plates-bandes vides, les plantes, les roses les plus rares, toutes ces fleurs qu'aimait tant Legouvé, renaissent, éclatent de toutes parts; et dans les allées, dans chaque coin du parc, les fantômes se précisent, reprennent un à un leurs formes humaines.

A l'ombre de ces deux sapins, voici le poète François Coppée et son fin profil de Bonaparte... De sa voix sonore et grasseyante, il lit à son maître Legouvé une de ses pièces: Le Trésor, qui va entrer en répétition à l'Odéon.

Au bout de cette pelouse, sous la voûte des chênes, c'est le sculpteur Aimé Millet, l'auteur du bel Apollon qui domine l'Opéra. En blouse blanche, le ciseau à la main, il fait quelques dernières retouches à sa statue d' "Ariane" qu'il vient d'offrir au maître de la maison.

Sous cette véranda, autre apparition, c'est le lieu de réunion aux heures brûlantes de l'été. Toute la maisonnée est là, les amis préférés: tous affalés dans des fauteuils. Seul! Legouvé, jeune homme de 80 ans, va et vient, racontant avec sa verve étincelante, quelques-uns de ses souvenirs pendant que, sous un marronnier, le peintre Elie Delaunay, à son chevalet, son chapeau mou campé sur l'oreille, la pipe aux dents, fait le portrait d'un des fils de la maison, et que, d'une fenêtre du rez-de-chaussée arrivent les vagues accords d'un piano, celui du compositeur Paladilhe qui travaille à son opéra de Patrie.

Puis, c'est encore Legouvé! Il est là-bas. Il est partout: dans cette allée du bois qu'il arpente au bras d'un ami, sur ce banc qu'il affectionne.

Mais voici un petit bassin qui me rappelle un drame de mon enfance. Qu'il me reporte loin, grand Dieu! Je n'ai certes pas plus de 7 ou 8 ans... Je suis encore en robe. On est au début de novembre, une forte gelée a tout grillé dans la nuit et, haut comme une botte, je me promène gravement, regardant de tous mes yeux ce spectacle si prenant, des premiers jours de l'automne où tout commence à mourir. J'en sens déjà instinctivement toute la beauté, j'en savoure les moindres détails: le grand silence du jardin, la bonne odeur âcre du brouillard, les massifs dénudés d'où se détachent de temps en temps quelques dernières feuilles qui s'abattent en tournoyant avec un bruit de papier froissé; et dans la profondeur des taillis, tout le monde des petits oiseaux: roitelets et rouges-gorges qui sautillent de branche en branche, effarés, un peu gênés de ne plus être masqués par le feuillage. Tout à coup, je tombe en arrêt devant le bassin en question dont la gelée a glacé la surface. Je devais être doué d'une furieuse imagination, car, instantanément, ce bassin d'un mètre carré devint pour moi le lac du Bois de Boulogne tout grouillant de monde sur lequel j'ai tant de fois supplié ma bonne de me laisser marcher et glisser comme les autres. Joie incomparable qu'elle m'a toujours refusée, la sans cœur! Mais aujourd'hui elle n'est pas là, ma bonne. Je suis seul, et je vais faire mes débuts de patineur. Ivre de bonheur, je m'élançai sur le bassin gelé et... ce qui devait arriver arrive. La glace qui avait l'épaisseur d'un papier à cigarette s'effondra sous mon poids et me voilà barbotant, criant, hurlant... On accourt et on me retire de l'eau, transi. J'en ai été quitte avec quelques solides frictions, un bon verre de vin chaud et un joli savon de ma mère; mais depuis cette aventure, j'ai renoncé au patinage.

Nous voilà devant la maison. Entrons. Le perron à gravir, et nous sommes dans le salon.

Ici encore, que de souvenirs! Que de visiteurs connus ou illustres se sont assis autour de cette table, sur ce canapé, dans ces vieux fauteuils en tapisserie!

Bouilly, le plus ancien ami de la maison, auteur dramatique, jadis célèbre, le tuteur de Legouvé, orphelin tout jeune. Ce bon Bouilly dont le portrait gravé est là, suspendu au mur. - Avec sa perruque ébouriffée, sa douillette à brandebourgs, qu'il est bien de son temps et que sa dédicace, en vers; adressée à Mme Legouvé porte bien la marque d'un autre âge!

C'était le ton de l'époque. L'exubérance, la sensibilité, l'attendrissement étaient l'état d'esprit général.

Pour un rien, on pleurait, on sanglotait, on se sautait au cou, on tombait aux pieds des gens pour les remercier et on leur embrassait les genoux.

Un exemple au hasard. Bouilly, aux débuts de sa carrière, venait de donner avec le compositeur Grétry un opéra-comique: Pierre-le-Grand, dont le succès avait été très grand. La représentation terminée, il monte, suivant l'usage, remercier, avec son musicien, ses interprètes dans leurs loges.

Arrivé dans celle de Mme Dugazon, il veut se jeter à son cou. Elle lui demande le temps d'essayer sa figure toute ruisselante, mais Bouilly n'attend pas. Il l'embrasse comme un fou en s'écriant:

" Ah! Que c'est bon la sueur de l'actrice à qui on doit un grand succès! "

Et, complétant cette réflexion extraordinaire par une autre plus étonnante encore, Guétry ajoute en souriant: "C'est un gourmet!"

Ici passèrent: Eugène Scribe, dans le plein de sa réputation à l'époque où il écrivait avec Legouvé Adrienne Lecouvreur, Bataille de Dames et Les Contes de la Reine de Navarre, dont les droits d'auteur payèrent une partie de cette maison.

Schoelcher, le farouche républicain, l'exilé du 2 Décembre, immuablement vêtu d'un extraordinaire costume noir qu'il porta toute sa vie. Vaste pantalon à la hussarde, redingote collante montant jusqu'à la gorge, cravate de satin à plusieurs tours et formidable chapeau haut-de-forme, qui donnait un air terrible à cet excellent homme, le plus doux qu'on put imaginer.

Schoelcher était passionné de bains froids et stupéfiait les populations de Seine-Port par ses exploits nautiques. Son tour de force favori consistait à passer sous les chalands et les trains de bois qui sillonnaient alors la Seine, remorqués par des chevaux.

Eugène Labiche. Que de fois, en se rendant au château de Lagrange, près de Coubert où il passait une partie de l'été, il est venu voir ici son grand ami Legouvé. Ah le gai vivant! Quelle bonne humeur! Quel feu d'artifice que sa conversation où l'on retrouvait la folle drôlerie de ses pièces.

Qu'on en juge par quelques fragments de lettres, quelques mots de lui qui me reviennent à la mémoire.

-- A propos de ses pièces "presque toutes en collaboration". "Mes amis et moi nous avons écrit nos pièces en riant. Nous avons ri, nous avons fait rire, il nous sera beaucoup pardonné."

-- "Certains critiques me reprochent mon style. Je n'en ai pas, je l'avoue... Je n'ai que celui de mes personnages... c'est même très commode, car s'ils chiffonnent un peu la grammaire, cela ne me regarde pas, c'est leur affaire."

Extrait d'une allocution prononcée par lui dans un banquet de camarades auquel assistait Legouvé:

"Mon ami Legouvé a un grand défaut que je dois vous signaler: il aime les femmes. Je me souviens qu'un jour nous faisons une pièce dans laquelle se trouvait naturellement un mari et sa femme. Il m'écrivit: "Caressez le mari, je caresserai la femme". Je réclamai inutilement."

-- Dans la même allocution où il faisait allusion à son élection à l'Académie française: "Je ne suis pas l'homme des discours... Cependant, j'ai eu le redoutable honneur d'en prononcer un, il y a deux mois, sous un costume solennel, avec une épée au côté. Cette épée m'intimidait fort... n'étant pas militaire, j'avais sans doute peur de me blesser!"

-- La maladie s'est abattue sur lui, mais le moral n'a pas bronché; sa gaieté reste la même. " J'ai failli mourir, j'ai reçu la visite du curé; mais j'étais tellement saturé de morphine que je n'ai rien entendu de ce qu'il m'a dit... Je suppose qu'il ne m'a pas donné de mauvais conseils." J'aurais été d'ailleurs incapable de les suivre.

-- La maladie s'aggrave, c'est la fin qui s'approche.

Son fils, qui vient de perdre sa femme qu'il adorait, se jette à son cou.

- Ah! Que je t'envie, s'écrie-t-il, tu vas la revoir, toi! Je t'en prie, dis-lui combien je suis malheureux!

Et Labiche, avec son fin sourire:

- Tu ne pourrais pas faire ta commission toi-même?

-- Enfin, la veille de sa mort.

Il a fait demander un de ses amis les meilleurs, Alfred Arago. Arago accourt.

- C'est la dernière fois que nous nous voyons, mon pauvre Alfred, lui dit Labiche, je suis perdu! Et, malgré lui, les larmes lui montent aux yeux.

Sa femme entre à ce moment. Labiche se reprend aussitôt:

- Tu arrives bien! s'écrie-t-il gaiement. Ce diable d'Arago vient de me raconter une histoire, je ris à en pleurer!

Courtes citations qui donnent pourtant une idée de cet être rare, qui fut à la fois le plus spirituel, le meilleur, le plus brave et le plus simple des hommes.

Ce salon a servi aussi d'atelier de peinture? J'y ai vu bien souvent Elie Delaunay, déjà nommé, travailler au portrait de Legouvé, et c'est là, également que le peintre Amaury Duval a exécuté ce délicat profil de femme, au crayon, que Bouilly, dans son vieux cadre, a l'air de regarder avec une certaine insistance.

Dans le monde littéraire, je ne saurais passer sous silence Paul Déroulède. Il a lu ici à Legouvé un grand drame en vers, *La Moabite*, que la Comédie Française avait reçu et que - chose assez commune au théâtre - elle ne voulait plus représenter.

Quelques académiciens faisaient aussi de temps en temps leur apparition: Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française; Saint-Marc Girardin qui venait maintes fois de Morsang où il avait sa maison de campagne. Il y occupait ses loisirs d'écrivain d'une façon assez inattendue. Partant de cette idée: que pour se délasser d'un travail cérébral, rien ne vaut un travail manuel, il faisait de la menuiserie, et ses voisins de Morsang ne voyaient pas sans surprise ce brave académicien, en manches de chemise, rabotant des planches et confectionnant des tables ou des armoires.

J'ai gardé pour la fin l'hôte le plus illustre, le compositeur Charles Gounod. Au temps de ses plus grands succès, il venait, chaque été, passer quelques jours chez Legouvé.

Je ne crois pas avoir connu d'homme plus séduisant.

Simple à l'excès, d'une gaieté exubérante qui éclatait sur sa large face de moine, illuminée par des yeux admirables; causeur étincelant, il avait un répertoire extraordinaire d'histoires impayables, quelquefois pimentées, qu'il jouait et mimait en artiste consommé, et dont il était le premier à rire comme un enfant.

Et quel chanteur délicieux! Sa voix, comme celle de presque tous les compositeurs, était plutôt médiocre, légèrement cassée et comme couverte d'un voile; mais elle était en même temps si chaude, si prenante, et il s'en servait avec un tel art!

Aussi, quelle joie chez nous quand le soir, après dîner, Legouvé, qui ne perdait jamais le nord, lui disait brusquement:

- Et maintenant, Gounod, un peu de musique.

- Mais tant que vous voudrez, mon bon ami.

Il ne se faisait pas prier. Il se mettait à ce piano qui est encore là, près de la fenêtre, et le régal commençait. Il restait là des heures, jouant et chantant ses partitions les plus célèbres, donnait quelquefois la primeur de ses œuvres en préparation: *Philémon et Baucis*, *Mireille*. Soirées sans pareilles, dont ce vieux salon fut le témoin.

Il fut aussi celui d'une scène bien différente... scène émouvante dont je tiens à fixer ici le souvenir, car elle montre Gounod à l'un des moments les plus poignants de sa vie de compositeur.

Chez presque tous les artistes se produit, à une heure donnée, un phénomène très bizarre et très cruel: à la suite d'un long travail, d'un effort cérébral trop violent, une sorte de dépression se déclare; accès de fatigue, d'anémie nerveuse, accompagné de découragements profonds qui annihilent brusquement chez eux la faculté créatrice. Dure loi, à laquelle Gounod ne devait pas échapper plus que les autres.

Un été. L'été de 1866, si mes souvenirs sont exacts, au lieu du joyeux vivant que Legouvé est habitué à voir paraître, rayonnant, bruyant, embrassant tout le monde et faisant retentir la maison de son rire éclatant, il voit arriver un homme sombre, préoccupé, silencieux. On lui parle, il répond distraitement. Plus d'histoires gaillardes. Le volcan est éteint!

Legouvé l'entraîne dans le salon, anxieux de connaître au plus vite la raison de cette étrange métamorphose, et il est tout aussi saisi de voir Gounod s'écrouler sur ce canapé en sanglotant.

- Eh bon Dieux! Qu'avez-vous?

- Ah! Mon ami, je suis bien malheureux!

- Que vous arrive-t-il? Un chagrin chez vous?

- Je suis fini! Mon pauvre Legouvé!

- Fini?

- Ah! Vous ne connaissez pas ma vie de compositeur depuis six mois! C'est un martyr! Je me mets à mon piano, je ne trouve plus rien! Mon cerveau est vide! Plus une idée ou alors, c'est la platitude, le néant! Je ne ferai plus rien, ma vie de compositeur est terminée.

Il fallait entendre Legouvé faire ce récit angoissant. C'était tout un drame. Il y avait heureusement en lui le plus étonnant médecin moral qui ait jamais existé. Il n'avait pas son pareil pour relever les courages abattus, regimber les gens démontés et leur donner le tour de clef nécessaire. Il vous remontait un homme comme on remonte une pendule. Il entreprit la guérison de Gounod. Se rappelant qu'il était auteur dramatique, il employa à cette cure morale toutes les ressources de son imagination. Au désespoir du musicien déclarant qu'il était fini, il répond par un éclat de rire. Il prend à témoin sa luxuriante santé, il lui fait honte de sa faiblesse. Si le découragement persiste, il se fâche, il devient presque brutal. Bref, il manœuvre si bien qu'en quittant Seine-Port, Gounod est transformé. Il a retrouvé sa confiance en lui-même.

Rentré chez lui, il s'attelle à un nouvel ouvrage. Il est tout surpris de retrouver son cerveau qu'il croyait engourdi, dans toute la plénitude de ses moyens. Il s'est réveillé. Plus de difficultés, les idées viennent d'elles-mêmes, sa plume vole sur le papier à musique, abattant sans effort actes et tableaux et au bout d'une année il a écrit la dernière note de Roméo et Juliette dont le succès triomphal vient lui prouver qu'il est toujours lui-même: le grand compositeur de Faust.

Reprenons notre visite, voici la salle de billard, c'est en même temps la bibliothèque. Tous les livres de Legouvé sont encore là. Livres rares, livres de travail, des milliers de volumes. Un coup d'œil sur cette collection qu'il avait mis sa vie à réunir, puis descendons cet escalier et gagnons la pièce la plus caractéristique de la maison: la salle à manger.

Grave et sévère chez beaucoup d'académiciens, la salle à manger était chez Legouvé le lieu de plus riant et le plus vivant. On y était comme entre camarades. Aucune pose, aucune gêne, liberté absolue dans la conversation et comme Legouvé n'aimait rien tant que la jeunesse et qu'elle formait à sa table une majorité imposante, les repas se passaient dans la joie. Ajoutez à ceci une table toujours ouverte. Venait qui voulait, quand il voulait, d'où toutes sortes d'arrivées inattendues, d'apparitions d'amis ou de visiteurs qui enchantaient Legouvé que l'imprévu ravissait.

Je me rappelle encore sa joie et celle de toute la jeunesse quand, au milieu du déjeuner ou du dîner, surgissait l'un d'eux; - on se serrait, on ajoutait un couvert et tout était dit. Le comédien-auteur, Pierre Berton, tombait ainsi souvent à l'improviste. Une autre fois, c'était Marie Delaporte, l'ingénue incomparable de toutes les comédies de Dumas et de Sardou au Gymnase, professeur de diction, depuis sa retraite, à l'École Normale de Sèvres, qui venait apporter à Legouvé, inspecteur général, les dernières nouvelles de cette école de jeunes filles, à laquelle il s'intéressait vivement.

Le doux et distingué Jacques Normand venait aussi.

Et si l'un d'eux voulait s'excuser d'arriver sans s'être annoncé, Legouvé le rabrouait de la belle façon.

- Ma maison est l'auberge du cheval blanc, lui disait-il, et je ne suis jamais aussi heureux que lorsque l'auberge est pleine.

Un visiteur plus rare, qu'on voyait toujours paraître avec plaisir était le vicomte Henri de Bornier, auteur de la Fille de Rolland.

J'aurais défié le physionomiste le plus expert de deviner en lui un vicomte et encore plus un poète.

Il avait l'aspect d'un bon petit bourgeois et le physique le plus bizarre qu'on put imaginer. Un accident survenu dans son enfance en était, disait-on, la cause. Sa nourrice avait trouvé intelligent de le laisser tomber dans le feu. Il en était résulté un homme minuscule avec des

bras trop courts et un visage rouge écrevisse, qu'aggravait encore une barbe d'un noir vraiment trop invraisemblable. Au demeurant, compagnon fort aimable et le plus gai du monde.

Très répandu dans les théâtres, il arrivait régulièrement avec une moisson de nouvelles, de mots et de potins de coulisses, dont nous nous délections.

Il était souvent accompagné de son ami, le grave tragédien Maubant.

Aussitôt le dîner terminé, ils se précipitaient l'un et l'autre au billard.

C'était un spectacle tout à fait réjouissant que celui de ce tragédien et de ce poète, l'un énorme, l'autre à peine plus haut que le billard, se livrant aux joies du carambolage.

La partie était d'ailleurs assez intéressante, car Maubant était de première force. De Bornier était-il aussi brillant? Mes souvenirs à cet égard sont moins précis. Je me rappelle seulement qu'il queutait abominablement.

Quelquefois, nous avions l'aubaine d'un événement sensationnel: la visite d'un candidat à l'Académie française. Quelle curiosité chez tous, quand c'était, par exemple, le poète Sully Prudhomme? Nous nous rappelions alors que Legouvé classait les candidats en diverses variétés assez amusantes, et nous cherchions à deviner à laquelle de ces catégories il appartenait.

" Il y a, assurait Legouvé, le candidat qui dit toujours du mal de ses concurrents. Il y a le candidat mélancolique, découragé - c'est le saule pleureur de la candidature. Il y a enfin le parfait candidat. Le parfait candidat sait le nombre d'éditions qu'a eu tel ou tel de vos livres. Si vous avez obtenu, fût-ce il y a 28 ans, un succès théâtral, le parfait candidat y était, il vous le rappelle. Le journal fait-il sur vous une critique, le parfait candidat est toujours là! "

A vrai dire, Sully Prudhomme n'appartenait à aucune de ces catégories, doux, timide, un peu triste, il avait simplement beaucoup de talent. C'était le candidat dont l'élection s'impose.

Ce n'était pas le cas d'un autre écrivain qui plongea Legouvé dans une véritable stupéfaction, en lui annonçant un beau matin sa candidature à l'Académie et sa venue prochaine à Seine-Port. J'ai nommé Paul Féval, père d'une foule de romans et de sombres drames. Comment pouvait-il croire ces œuvres populaires, certes pleines de talent, mais vraiment trop peu académiques, susceptibles de lui ouvrir les portes de l'Institut?

Legouvé ne comprenait pas et il attendait sans impatience l'inutile visite du pauvre Féval qui, par contre, transportait d'ivresse tout le clan des jeunes. Peu nous importait à nous que Paul Féval eut ou non des titres à l'Académie. Il avait pour nous le plus beau de tous: il était l'auteur du Bossu, de ce merveilleux drame qui nous avait tous passionnés à la Porte-Saint-Martin et que, personnellement, j'avais vu jouer par Mélingue: le célèbre acteur Mélingue qui se dressait dans ma mémoire, avec sa silhouette de grand diable, arrachant sa perruque, brandissant sa rapière et hurlant, en ouvrant une bouche énorme: "Je suis Lagardère". Paul Féval personnifiait tout cela.. Et il allait venir à Seine-Port, et j'allais le voir de près! Je me faisais son portrait, je me le figurais grand, élancé, avec une moustache effilée: un d'Artagnan! Hélas! Je me blousais complètement, et quel désappointement fut le mien, en voyant entrer un homme robuste, trapu, plutôt laid, au visage violemment coloré, avec une barbe en broussaille et deux énormes sourcils retombant en cascade sur ses yeux!

Ces yeux, il est vrai, pétillaient de finesse, de bonne humeur, et l'homme était charmant, spirituel, bon enfant, amusant au possible; il fit la conquête de tout le monde, y compris celle de Legouvé, qui ne lui déclara pas moins, avec son habituelle franchise qu'il rendait justice à son talent; mais ne voterait pas pour lui.

Nous n'en revenions pas. Un homme si aimable! Je me suis demandé depuis, si justement il ne l'était pas trop.

Legouvé, en effet, nous contait souvent l'histoire d'un autre candidat, à qui l'amabilité n'avait pas réussi.

" Il était si gracieux, nous disait-il, qu'il n'y eut qu'un cri à l'Académie: jamais cet homme-là ne vaudra comme académicien ce qu'il vaut comme candidat. Pourquoi l'arracher à un rôle où il est admirable, pour lui en donner un où il sera peut-être médiocre?"

Et il ne fut pas nommé. Paul Féval ne le fut pas davantage.

Tous ces visiteurs ne passaient généralement que la journée à Seine-Port.

D'autres, amis plus anciens et tout à fait intimes, venaient s'y installer complètement et restaient les hôtes de Legouvé pendant quinze jours, un mois quelquefois.

Du nombre était Régnier, sociétaire en retraite de la Comédie-Française et professeur au Conservatoire.

Impossible de rêver une plus belle vie d'artiste que la sienne. Acclamé pendant plus de trente ans à la Comédie Française, étincelant de verve et d'esprit dans tous les grands rôles comiques du répertoire classique et moderne, étonnant de sensibilité et de pittoresque dans les rôles d'émotion et de composition, tels qu'Annibale de l'Aventurière ou Noël et des Tournelles de La Joie fait peur et de Mademoiselle de la Seiglière, pièce dont il était le collaborateur anonyme. Régnier, sa carrière de comédien terminée, avait eu la satisfaction dernière, de former, comme professeur au Conservatoire, toute une pléiade d'artistes éminents dont je citerai les trois plus illustres: Coquelin aîné, Bartet et Réjane.

C'est à la Comédie-Française, pendant les répétitions d'Adrienne Lecouvreur et de Bataille de Dames que Legouvé et Régnier avaient fait connaissance. Entre l'auteur et l'interprète était née tout de suite une sympathie, puis une amitié très vive, qui devint tout à fait étroite quand Régnier prit sa retraite définitive de professeur au Conservatoire.

A dater de cette époque, il vint régulièrement tous les étés passer un mois chez Legouvé. Il arrivait le 1er septembre à Seine-Port, et là, dans l'intimité de la campagne, les deux amis revivaient leurs longues existences. Du même âge, ils étaient nés l'un et l'autre en 1807, ils avaient conservé une mémoire prodigieuse, et comme c'était à table qu'ils aimaient surtout à causer du passé, nous avons la bonne fortune de les entendre raconter tous leurs vieux souvenirs. C'était une suite ininterrompue de récits, d'événements lointains, quelquefois historiques qui nous passionnaient.

L'entrée des alliés à Paris en 1814 par exemple. Ils y avaient assisté tous les deux et nous en dépeignaient les plus petits détails: Le défilé sur les boulevards au son des trompettes étrangères, le groupe bariolé des empereurs et des rois coalisés, et formant la haie, toute la population parisienne qui, exaspérée par les interminables guerres de Napoléon, les acclamait comme des libérateurs, les saluant de ses vivats, de ses mouchoirs agités et de ses cris frénétiques.

Puis, c'était Régnier qui racontait ses débuts au théâtre en 1811, à l'âge de quatre ans et demi, dans une pièce de circonstance où il jouait le roi de Rome, rôle muet.

Il se dépeignait planté sur un trône, la couronne sur la tête, le sceptre à la main et fier comme Artaban de représenter un roi. Il lui était malheureusement survenu une mésaventure à la fin de la pièce: deux dames d'honneur s'étant approchées respectueusement pour l'aider à descendre de son trône, Régnier, indigné, avait voulu leur prouver qu'il pouvait descendre seul; mais il s'était pris les pieds dans son manteau impérial et le roi de Rome s'était étalé de tout son long.

Et les mots! Mots de toutes sortes qu'il avait recueillis et nous redisait! Celui-ci, par exemple, de Jules Sandeau:

Sandeau était chauve comme la main. Or, un jour, au début de sa carrière, il voit arriver à lui, tout radieux, son ami et collaborateur Émile Augier qui était alors aussi pauvre que lui. Il lui demande la cause de sa joie.

- Ça t'intrigue? Eh bien, mon ami, je viens d'acheter un coffre-fort.

- Un coffre-fort! Toi! lui dit Sandreau, c'est comme si j'achetais un peigne!

Legouvé et Régnier aimaient surtout à se rappeler les artistes célèbres qu'ils avaient vus défiler sur les théâtres parisiens. Tout ce qui, depuis soixante ans avait porté un nom à la scène: comédiens, chanteurs, artistes dramatiques ou comiques, ils les avaient connus et les évoquaient avec une précision qui nous stupéfiait.

Régnier, particulièrement, était extraordinaire dans ses imitations. L'extrême mobilité de ses traits, de ses yeux gris d'acier, qui passaient à son gré par toutes les expressions, lui permettaient de faire prendre à son visage la physionomie du comédien dont il parlait, et comme il reproduisait en même temps ses gestes et sa voix, l'artiste était comme vivant devant nous.

Les grands comédiens du Théâtre-Français: Talma et Mlle Mars notamment, avaient laissé aux deux amis un souvenir ineffaçable. Ils étaient restés comme gravés dans leur cerveau, dans tous leurs rôles. Costumes, attitudes, manière dont ils interprétaient leurs personnages, ils n'avaient rien oublié et passaient les repas à se rappeler et à reproduire leurs moindres intonations.

- Vous souvenez-vous de Talma dans l'École des Vieillards? disait Legouvé.

- Si je m'en souviens! Quand il disait: "Je souffre". Était-ce beau!

- Et Mlle Mars dans Hernani?

"Vous êtes mon lion superbe et généreux!"

- Et son "Vous mentez, Monsieur le Duc" dans Mademoiselle de Belle-Isle.

- Et Talma dans Britannicus!

S'il faut l'avouer, pour nous autres jeunes, ce grand Talma, et cette non moins grande Mlle Mars que nous n'avions pas connus, revenaient vraiment un peu souvent sur le tapis. Mais nous nous serions bien gardés de troubler l'enthousiasme de Legouvé et de Régnier en montrant notre légère lassitude.

Mais octobre arrivait, rappelant Régnier à Paris, et les deux vieux amis se séparaient en se disant au revoir jusqu'à l'année suivante.

Un été, Régnier manqua pour la première fois au rendez-vous, ce fut aussi la dernière, et sa place resta désormais vide à la table de Seine-Port.

Régnier clôt la liste des hôtes de Seine-Port, mais la physionomie passée de cette vieille maison ne serait pas complète si je ne consacrais pas, pour conclure, quelques dernières pages à celui qui en était l'âme, à ce prodigieux vieillard que fut Legouvé.

Je ne crois pas pouvoir mieux le dépeindre qu'en racontant une de ses journées, au hasard, pendant son séjour à la campagne.

Je le prends au moment le plus typique de sa vie, à 80 ans. Physiquement et cérébralement, il est absolument intact: pas une infirmité, un appétit d'enfer, un jarret d'acier. Il dort mal, trois ou quatre heures au plus, mais ce manque de sommeil n'ébranle en rien sa santé, ni son extraordinaire vitalité qu'il dépeint ainsi lui-même: "C'est maintenant que je devrais disparaître, je mourrais jeune."

Tous les matins, à sept heures et demie, un formidable coup de sonnette annonce son réveil. En quelques instants, il est debout; ma mère est venue le rejoindre et les voilà tous les deux, lui, en robe de chambre, elle en peignoir et bonnet blanc tuyauté - coiffure de nuit des femmes de son temps - et prenant le thé comme chaque jour. Rien de plus touchant que la tendresse profonde qui unit ces deux êtres: même dévouement, même confiance sans bornes.

Ils sont tout l'un pour l'autre. Aussi quelle heure charmante ils passent ensemble! Ils causent de tout: Des faits du jour, des petits événements de la maison, du travail en cours de Legouvé. Il le discute avec sa fille, elle ne l'approuve pas sans réserve. Souvent même, une de ses critiques met par terre tout le travail entrain. Legouvé commence par bondir, car il est violent, mais il finit presque toujours par se rendre, et sa grande colère se termine généralement par ces mots: "C'est toi qui as raison, j'arrangerai cela."

Mais le grand soleil d'été envahit la pièce. Il vient lui rappeler qu'il est 9 heures, qu'il fait beau, que le jardin embaume... on dirait qu'il vient le chercher. Legouvé ne le fait pas longtemps attendre. Le soleil est son ami: "Il l'aime partout le matin, le soir, ses rayons ne pénètrent pas seulement dans ses yeux, ils descendent jusqu'au fond de son âme, et y répandent la paix et la joie."

Le temps de faire sa toilette, sa barbe - il la fait toujours lui-même. C'est comme un coup de fouet, dit-il,, qui le remet de toute fatigue, et le voilà dehors.

Qui a vu Legouvé dans son jardin, un beau matin d'été, peut dire qu'il a vu un homme heureux. Il rayonne, il arpente les allées, il aspire à pleine bouche le bon air vivifiant, il chante! Il a vingt ans. Et avec quel plaisir d'enfant il passe la revue de ses chères fleurs! Son sécateur dans une main, un petit panier dans l'autre, il va de corbeille en corbeille à la recherche des plus belles roses ouvertes pendant la nuit. Il ne cueille pas au hasard, il choisit cette rose pour sa forme, celle-ci pour son parfum, celle-là pour la délicatesse et la diversité de ses couleurs. Il cherche le mariage des bruns, des blancs et des violets et il entasse au fur et à mesure sa moisson fleurie dans son panier. Entre temps, il cause avec l'un, avec l'autre, avec son jardinier, avec un voisin qui vient le voir, un paysan qui passe sur la route. Il faut qu'il parle; c'est un besoin chez lui.

Dix heures. Changement de tableau. Legouvé est de retour dans sa chambre. C'est l'heure où il travaille.

Son installation est bien simple et ferait sourire nos écrivains modernes - au lieu du bureau somptueux, du fauteuil confortable où ils se prélassent, une petite table dans un coin de sa



chambre, une chaise cannée, sur laquelle il est comme perché, et c'est tout. Ça lui suffit. Il travaille, il est heureux. Tout semble vibrer en lui, ses lèvres s'agitent, il parle, il déclame, il crie! Pendant que sa plume court, rature, repart couvrant à vue d'œil les feuillettes blancs d'incompréhensibles pattes de mouche où les i sont représentés par un point et les t par une barre transversale.

Et quelle est sa mure inspiratrice? Un bouquet placé sur sa table. Les roses rapportées pêle-mêle du jardin, qu'il a classées, groupées avec art dans un grand verre évasé, et qu'il regarde en travaillant.

" Je ne connais pas de meilleur conseiller, dit-il, ces fleurs me donnent des leçons de style, je tâche de faire passer dans ce que j'écris cette harmonieuse variété qui naît des contrastes et des rapports. J'ai écrit mes meilleures pages sous la dictée de mon bouquet. "

A onze heures, il est à table. Menu invariable: deux énormes côtelettes et un bol copieux de chocolat.

Comme digestif: une partie de croquet. Elle fait partie de son hygiène - une heure de causerie sous la véranda, dans le salon, tous les volets clos, quand la chaleur est trop grande. Le tout entrecoupé de quelques tours dans le jardin ou dans les allées ombreuses du bois. C'est le mouvement perpétuel. Et nous arrivons à l'heure de sa promenade.

Tous les jours, quand quatre heures sonnent, à moins de pluie battante, Legouvé, la canne ou l'ombrelle à la main, un petit paletot léger jeté en fouillis sur le bras, part pour une longue excursion dans la campagne. Son itinéraire change peu. Neuf fois sur dix, il prend la route de Croix-Fontaine, grimpe d'un pas de jeune homme la grande côte qui mène à la forêt Rougeau et s'en va à l'aventure des ces bois dont il ne se lasse pas. Ils sont pour lui de si vieilles connaissances! Depuis cinquante ans, il les sillonne dans tous les sens, il en explore tous les coins, les moindres sentiers, jusqu'aux plus petites mares perdues sous le feuillage; mais son goût le ramène toujours au point qu'il préfère: au promontoire du petit Cavalier, d'où la vue est si vaste et si reposante. Il s'y arrête un instant, promène son œil ravi sur ce panorama, puis reprend sa course.

Il marche à petits pas sous les chênes de la belle route du Grand Veneur et, tout en cheminant, il récite des vers. Il en sait des milliers, il cherche à les bien dire, et reste parfois de longs moments à trouver la note juste qui convient à tel ou tel passage. Dans une des plus jolies pages de ses mémoires, il dit la joie que lui donnent ces exercices de diction, les heures passées en plein bois, en pleine solitude, en compagnie de ses chers poètes.

" Je n'en ai pas de préféré, je les préfère chacun à son tour... cela dépend du paysage, de l'heure, du jour, de la saison. Il y en a dont les vers me viennent d'eux-mêmes sur les lèvres par une belle matinée de printemps; il y en a d'autres qui chantent plus volontiers, comme les merles au milieu des brouillards d'automne. J'en ai pour les horizons lointains et bleuâtres, j'en ai aussi pour les petits recoins sombres, cachés au plus épais des taillis. Ils sont si divers mes poètes! Ils s'appellent La Fontaine, Victor Hugo, Musset, Corneille, Racine, André Chénier, Lamartine, Boileau, Béranger. "

" Il faut vraiment être né en 1807 pour se permettre de tels amalgames. Mais quand on est depuis si longtemps dans le monde, quand on a vu mourir tant de renommées réputées immortelles, quand on a vu s'éteindre tant d'étoiles qui passaient pour des étoiles fixes, on ne s'attache plus qu'à ce qui survit, et on aime tout ce qui survit; on fouille à travers toutes les cendres du passé pour y découvrir quelque lueur qui brille encore. Ce n'est quelquefois qu'une étincelle, qu'importe! Je la recueille et je lui garde une modeste place à côté du flambeau qui rayonne et de l'astre qui resplendit. " Quand là-bas, derrière Saint-Fargeau, le soleil commence à décliner, Legouvé regagne Seine-Port. Presque toujours, il rencontre en chemin quelque ouvrier, quelque cultivateur revenant du travail. Tout de suite, il engage la conversation - il connaît tout le monde, et continue sa route avec eux, s'informant en camarade de ce qui les intéresse et se faisant conter les menus faits et les petits potins du village, car il est curieux comme une chouette!

Le voilà de nouveau dans sa chambre, une heure de travail, puis dîner. Plus de menu particulier, cette fois, il fait honneur à tous les plats. Le repas terminé, si le temps est mauvais, il fait une partie de billard. Par les beaux soirs, au contraire, il passe au jardin, et pendant que tout le monde, assis ou étendu sur le gazon se délecte en silence au spectacle si

prenant du ciel d'été poudré d'étoiles, il fait et refait le tour du jardin aux côtés d'un voisin qu'il affectionne, avec lequel il cause, cause encore, cause toujours.

A dix heures et demis, chacun rentre chez soi, et Legouvé heureux, un peu triste aussi à l'idée de ce nouveau jour qui s'achève, rejoint sa chambre sur cette phrase résignée, toujours la même:

" Allons, il faut donner sa démission de cette bonne journée. "

Tel fut Legouvé jusqu'à l'âge de 80 ans, mais le voyage n'était pas terminé pour lui. Dix-sept années lui restaient encore à parcourir; années heureuses encore, mais assombries en même temps d'un peu de mélancolie. Il n'était plus tout à fait le même. Sa santé demeurait solide, mais ses forces déclinaient insensiblement. Il allait se promener encore dans sa chère forêt Rougeau, mais ses jambes, moins résistantes, ne pouvaient plus gravir sans fatigue la route de Croix-Fontaine. Il était obligé de se faire conduire en voiture à l'entrée du bois. Son aspect était resté robuste, mais il était devenu sourd; et s'il pouvait encore causer en tête-à-tête, à table, quand la conversation devenait générale, il n'entendait plus que du bruit, et de peur de hasarder une phrase qui put tomber à faux et faire sourire, cet homme qui aimait tant parler, ce causeur intarissable restait muet... La vieillesse faisait son œuvre.

Et pourtant, le moral ne bronchait pas chez lui. Jamais un moment de découragement, pas une plainte, il ne voulait pas être plaint, et si l'on s'avisait de s'apitoyer sur lui, sur sa surdité par exemple, il se fâchait.

- Je suis sourd, eh bien, tant pis pour moi, disait-il, j'ai tant de joies encore!

C'était le fond de sa philosophie. Il la résumait en quelques maximes en vers et en prose, sorte de codex comprenant les remèdes, tous les petits moyens qu'il employait pour se défendre contre les années; la recette en un mot de son étonnante verdeur. La voici:

Veux-tu savoir vieillir ? Cherche dans la vieillesse,  
Non ce qu'elle te prend, mais ce qu'elle te laisse.

Son hygiène

"La sagesse en hygiène est un élixir que je formule ainsi: 50 grammes de prudence et 10 grammes de hardiesse. Se soigner trop et se soigner trop peu, c'est également se mal soigner."

Ses remèdes préventifs

La marche, l'escrime, l'exercice sous toutes ses formes. S'entourer de gens jeunes, la jeunesse se gagne. Soigner sa mise, se négliger dans sa toilette, c'est s'abandonner soi-même."

Contre les petites misères de la vie courante, indispositions, douleurs, etc.

Pour tout médicament, cet axiome:

"Oublier les maux qu'on a, en comptant ceux qu'on n'a pas."

Pour vivre heureux

"Se garder du pessimisme. C'est l'art de souffrir par avance de maux qu'on n'aura peut-être jamais."

"Ne pas seulement mettre en action le "Carpediem" des Anciens: "Profiter du jour" n'est pas suffisant. Profitons de l'heure, du moment. Hâtons-nous de savourer nos plus petites joies. S'il nous survient un ennui, ne pas perdre son temps à se désoler. Chercher le moyen d'en sortir.

"Rester gai, tant qu'on le peut, c'est la meilleure des armes.

"Toujours se défendre, toujours espérer."

Quelques vers, les derniers que Legouvé ait écrits achèveront de le dépeindre, en montrant avec son étonnante force morale, la fin d'existence qu'il rêvait :

Rien ne me plaît autant qu'une pièce bien faite,  
J'aborde un dernier acte, et cet acte est le mien.  
Le temps marche et je puis, sans être grand prophète,

Prédire que déjà mon dénouement s'apprête  
Il faut absolument que je finisse bien.

Quoiqu'il puisse advenir, ne s'abattre de rien!  
S'affaiblir sans faiblir, décliner sans se plaindre.  
Toujours l'esprit serein, l'âme calme, et s'éteindre  
En laissant sa mémoire en exemple après soi,  
Voilà ce que je rêve! O Dieu bon aidez-moi!

Son vœu fut exaucé. Jusqu'au bout, il resta ce qu'il voulait être... et en voyant ce vieillard calme et souriant, qui, après avoir si bien mené sa vie s'acheminait d'un pas ferme vers l'étape finale, on croyait assister aux derniers jours paisibles du sage de La Fontaine, si joliment résumés dans ce vers du poète:

Rien ne trouble sa fin... c'est le soir d'un beau jour.

Et ici s'achève notre petit voyage dans Seine-Port

Seine-Port 1919.

## Légende du Trompette

D'après la croyance populaire, Bouret n'était pas mort ruiné. Il avait laissé, au contraire, des sommes fabuleuses enterrées par lui dans les sous-sols du pavillon qui regorgeaient de pièces et de lingots d'or.

Quelques paysans attirés par l'appât de tout cet argent, et curieux d'en vérifier l'existence, s'étaient aventurés dans les souterrains; mais ils avaient reparu presque aussitôt terrifiés, s'étant heurtés, disaient-ils, à un génie qui gardait l'entrée du trésor.

Les choses en étaient là, quand un enfant du pays, un trompette, revenant de l'armée, se riant de la poltronnerie générale, déclare qu'il fera, lui, cette visite aux caves que personne n'osait tenter.

On essaye de le dissuader, inutile; il promet seulement que pour prouver à ceux qui l'attendent qu'il est bien vivant, il ne cessera pas de jouer de la trompette pendant son voyage souterrain.

Après quoi, il s'arme d'un bâton, d'une lanterne et s'engage dans les caves.

Pendant toute la nuit, on put suivre ses allées et venues aux sons joyeux de sa fanfare, s'éloignant, se rapprochant, tantôt éclatante, tantôt plus sourde et à peine distincte. Puis, au petit jour, elle se tut brusquement et le trompette ne reparut jamais.

Depuis lors, disait la légende, par les nuits d'hiver, les gardes en faisant leur ronde dans la forêt Rougeaux, entendaient parfois comme une sonnerie vague, qui semblait sortir de terre. C'était le trompette qui appelait au secours, errant dans les souterrains dont il ne pouvait plus trouver l'entrée.